Plan Fortitude : la stratégie défensive de l'Allemagne selon des historiens allemands

Category: 1944 : Débarquements en France,2ème Guerre Mondiale (1939-1945),Europe de l'Ouest,Extraits de bulletin,Renseignement,Services allemands
29 octobre 2021

Nous publions ci-après la suite (et fin) d'extraits d'une étude réalisée par des historiens allemands en collaboration avec des officiers supérieurs de la Wehrmacht et en utilisant les ressources inédites des archives allemandes.

L'impact du Plan " Fortitude "

Mais, à ce moment déjà, la défense contre un débarquement allié était depuis longtemps une entreprise manquée. Il restait encore à préciser dans quelle mesure les Allemands furent surpris par le lieu et l'instant de l'attaque. L'abondante littérature qui traite de ce sujet est – c'est le moins qu'on puisse dire – pleine de contradictions.

Ce qui est sûr, c'est que le Commandement avait été submergé d'informations contradictoires. Mais, à cette époque, il ne lançait presque plus de reconnaissances aériennes sur le Sud de l'Angleterre, et les rares rapports d'agents **(18)** qui arrivaient encore de Grande-Bretagne étaient tout juste bons pour la corbeille à papiers, – ce que, bien sûr, on n'avouait pas alors. On n'attribuait de la valeur qu'aux résultats de l'écoute et de la surveillance du trafic radio écoulé par la Résistance et par les agents de renseignement alliés.

Mais dans leur exploitation et leur transmission, il se produisit encore des défaillances qui auraient pu être évitées, et qui sont peut-être imputables au fait que la vigilance des États-majors avait été progressivement émoussée par le flot d'informations qu'ils recevaient depuis déjà longtemps. Un handicap supplémentaire, dû à l'efficacité du plan " Fortitude ", fut le fait que jusqu'au mois de juillet, tous les Commandements du front Ouest considéraient encore le débarquement de Normandie comme une manoeuvre de diversion, et attendaient toujours le débarquement principal dans le Pas-de-Calais, dans la zone de la 15e Armée.

Ainsi s'explique l'emploi parcimonieux des forces dont ils disposaient. D'ailleurs, quelque fût l'importance des forces engagées, toutes les contre-attaques allemandes étaient mises en échec par les effets dévastateurs de l'aviation et de l'artillerie alliées. Toutes les attaques étaient irrémédiablement stoppées, au plus tard, dans la zone battue par l'artillerie des navires ennemis.

L'acheminement des réserves demandait des délais indéterminés. Mais, dès que l'adversaire pouvait passer à la guerre de mouvements, alors la disproportion des forces en personnel et surtout en matériel faisait sentir pleinement ses effets. Par suite de la défaillance de leur aviation – qui entraînait ipso facto la défaillance de l'observation aérienne, les Allemands combattaient en enfants perdus.

Le Commandant en Chef ne pouvait qu'ordonner à ses troupes, entre-temps déjà fort

malmenées, de tenir le front quoi qu'il advint :" Et si aucun moyen de secours ne vient améliorer radicalement notre situation, il faudra mourir avec honneur sur le champ de bataille !" **(19)**.

A la fin du mois de juillet, le groupe d'armées B avait perdu 393 chars, 60 canons d'assaut, 150 véhicules blindés et 4.200 camions **(20)** . Les pertes en hommes s'élevaient à 80.000 le 7 juillet, à 159. 000 le 13 août, dont 10 à 30.000 réservistes **(21)** .

Rommel et le Commandant en Chef Ouest, von Kluge, attendaient de Hitler qu'il tire les conséquences – d'ailleurs non précisées – de ce combat inégal et sans espoir.

Les événements s'étaient déroulés à peu près comme Hitler l'avait imaginé presque deux ans auparavant: " On devra compter sur l'emploi de 3 à 4.000 engins de débarquement. La première action aura lieu de nuit. L'adversaire utilisera des groupes de sabotage en France, pour couper les réseaux de communications et les liaisons, attaquer par surprise les États-majors, etc…, ainsi que des troupes parachutées et débarquées par planeurs. Le comportement des Français, dans de telles circonstances, est incertain. Le débarquement débutera à l'aube, avec l'engagement de nouvelles forces parachutées, des attaques sur 100 points différents et des débarquements lourds dans deux ou trois zones distinctes. L'adversaire disposera de la supériorité aérienne " **(**cf **21)** Le déroulement des combats a été exposé à maintes reprises, et l'on se dispensera d'y revenir. Des divergences d'opinion entre chefs des troupes combattantes et direction suprême de la guerre caractérisèrent également les étapes suivantes.

Même entre les chefs engagés dans la bataille, il n'existait pas d'unité de doctrine sur des questions tactiques, comme l'emploi des forces blindées **(22)** . Le seul point d'accord était qu'au surplus, quelle que soit la manière de conduire la lutte, il n'existait pas de chance de succès.

L'armée allemande ne parviendrait qu'au prix de lourdes pertes à ramener ses troupes sur ses propres frontières occidentales, après avoir reconnu trop tard des positions de repli où des travaux n'avaient pas encore été exécutés. L'Ouest et le Sud de la France ne pourraient, au mieux, être tenus, avec les faibles forces qui les occupaient, que jusqu'au jour où aurait lieu un débarquement en Provence. Et même avant, ces territoires risquaient d'être coupés par la progression des Américains sur la ligne de la Loire. Il ne restait plus que deux solutions : se replier sur les secteurs fortifiés, ou effectuer une retraite rapide en direction de Dijon ; mais le passage obligé par l'étroite vallée du Rhône serait fort pénible pour les troupes, les États-majors et tout ce qui escortait la Wehrmacht dans le Sud de la France.

(18) *Ces agents étaient en réalité des agents de pénétration alliés (W). En dépit de ses efforts (parachutages et dépôts d'agents par bateau sur les côtes britanniques) de l'Abwehr, il est permis d'affirmer qu'il n'était plus aucun espion du IIIe Reich en mesure de fonctionner dans les îles.*

(19) *Von Kluge à ses Généraux le 21 juillet 1944*

(20) *CR du Commandant en Chef Gl. B. du 29 juillet 1944*

(21) *Propos de Hitler du 2 août 1942*

(22) *Général von Schweppenburg – 6 juin – 7 juillet 1944*

L'effort allemand et la situation intérieure de la France

Par comparaison avec le débarquement de Normandie, toutes les questions économiques et politiques, ainsi que la sécurité militaire à l'intérieur de la France, étaient d'une importance secondaire. Ce qui passait avant tout dans les préoccupations de Hitler, c'était que le succès ou l'échec du débarquement aurait une influence décisive sur l'issue de la guerre. A la différence des autres fronts, l'abandon de vastes territoires sur le front ouest signifiait que le Reich lui-même, et en particulier la Ruhr, seraient immédiatement menacés. A vrai dire, en 1944, le gouvernement français de Vichy ne jouait plus en aucune manière un rôle de partenaire dans la politique de Hitler.

La France n'intéressait plus le Führer que dans la mesure où elle pouvait fournir à l'économie de guerre allemande la main-d'oeuvre, les matières premières (bauxite, wolfram), les produits finis et les vivres dont elle avait un urgent besoin.

Le transport de toutes les marchandises devenait, certes de plus en plus difficile, et l'utilisation de main-d'oeuvre française à l'intérieur du Reich avait en 1944, presque complètement cessé.

La plupart des organismes militaires et civils allemands dans les territoires occupés avaient renoncé à pratiquer la déportation de main-d'oeuvre, en raison des conséquences fâcheuses qui s'ensuivaient. A cet égard, Laval avait pour seul adversaire le " Commissaire Général à l'emploi de la main-d'oeuvre ", le Gauleiter Sauckel ; mais celui-ci ne parvint pas à imposer ses vues à Hitler, ni à s'opposer à Speer et aux effets de l'accord Speer-Bichelonne **(23)** .

Le programme de Sauckel, qui comportait le recrutement d'un million de travailleurs français à envoyer en Allemagne, et d'un autre million à affecter aux industries françaises travaillant pour l'Allemagne, ne peut donc pas être réalisé. D'autres plans, tels que l'évacuation des gens aptes au travail habitant les zones côtières, à l'arrière du front ou dans les centres de Résistance, étaient pratiquement inexécutables du seul point de vue technique. Au lieu du million prévu pour 1944, Sauckel parvint tout juste à fournir encore à l'Allemagne quelque 50.000 travailleurs : principalement, des réfractaires au Service du travail obligatoire, arrêtés au cours de la lutte contre les maquis, et des membres des partis de collaboration, qui commençaient à se préoccuper de leur avenir.

Du gouvernement de Vichy, qu'ils contrôlaient étroitement, et dont la résistance passive ne les surprenait pas, les Allemands attendaient en premier lieu qu'il accepte les mesures prises par eux, et qu'il incite l'administration et la population à se bien conduire. Les deux proclamations pour le jour X (du débarquement), péniblement négociées, ne satisfaisaient pas la partie allemande. Mais en fait, cela n'avait guère d'importance, car le sort des pays occupés de l'ouest dépendait uniquement de l'issue de la lutte contre les envahisseurs.

De même, la puissance occupante ne surestimait nullement la valeur du petit groupe de Français partisans de l'Allemagne. Les partis de la collaboration et leurs divers représentants avaient encore une certaine utilité dans la mesure où ils constituaient un moyen de pression sur le gouvernement de Vichy et pouvaient servir d'auxiliaires pour l'exécution des réquisitions de main-d'oeuvre et pour le maintien de l'ordre.

La police de sûreté et le SD avaient appris que Bousquet aurait adressé aux Préfets l'ordre secret de faire arrêter, en cas de débarquement allié, les chefs de la Milice et des partis collaborateurs, sous l'inculpation de trahison. On pouvait donc encore se fier à des gens de cette espèce parce qu'on les tenait bien en main. Mais les groupes paramilitaires qu'ils constituaient ne pouvaient pas améliorer de façon notable la situation allemande.

(23) *NDLR : Bichelonne, Secrétaire d'État au Travail du Gouvernement Laval avait conclu en décembre 1943 avec Speer, son homologue allemand un accord de planification des économies françaises et allemandes. Il en résulta que 723 124 ouvriers français furent écartés du STO*

Milice et Franc-Garde – La Résistance française

Ces considérations s'appliquaient aussi à la Milice qui prenait une part active à la lutte contre la Résistance. Depuis janvier 1943, elle représentait essentiellement une sorte de police auxiliaire dans les zones nouvellement occupées et était l'objet d'une surveillance attentive de la part des Allemands **(24)** .

Des agents, recrutés dans la population locale, fournissaient des rapports circonstanciés. Les Allemands apprirent ainsi que " Darnand serait un soldat loyal et strict, intellectuellement très moyen, mauvais politicien, mais adepte convaincu de la collaboration franco-allemande ", et que son adjoint, Jean Bout de l'An, possédait " un tempérament résolument combatif " **(25)** .

Selon les informations allemandes, la Milice comprenait encore, au milieu de 1943, un minimum de 30.000 hommes ; mais depuis cette date, ses effectifs avaient diminué **(26)** . Il en était de même pour sa partie active et militaire, la Franc-Garde, qui comptait environ 13.000 hommes. C'était dans ses rangs que se recrutaient pour partie les formations françaises de volontaires, l'unité " Charlemagne " et la " Légion des Volontaires contre le Bolchevisme ". On avait songé à employer la Légion dans la lutte contre la Résistance française. Mais Hitler avait abandonné cette idée. Les Allemands s'intéressaient surtout aux volontaires unis de la Franc-Garde, encasernés depuis l'automne 1943, – environ 30 hommes par département -, pour lesquels Darnand cherchait lui aussi un emploi.

Il trouva un accueil favorable auprès de la police allemande, en la personne du Commandant de la Police et du SD. Alors que les autorités allemandes, tant civiles que militaires, n'attribuaient aucune importance particulière à la Milice ordinaire, et envisageaient même l'éventualité de l'interner en cas de débarquement ennemi, elles prirent au contraire en considération l'armement supérieur de la Franc-Garde encasernée **(27)** et la police de sûreté résolut de l'utiliser pour certaines de ses propres missions.

Étant donné le caractère tendu de la situation en effectifs, il n'était évidemment pas question

de l'encadrer par des sous-officiers allemands. Les Allemands pensèrent qu'ils pouvaient faire confiance à quelques 600 miliciens qui, en étroit contact avec le SD, participèrent dès le début de 1944 à la lutte contre les maquis dans le sud de la France.

Du point de vue politique, l'Allemagne ne tenait pas à enlever au Ministère français de l'Intérieur et à sa police la responsabilité de la répression de la Résistance armée. La fiction de la souveraineté française pouvait être maintenue, aussi longtemps qu'elle n'allait pas à l'encontre des intérêts allemands. En outre, il fallait assurer à la collaboration des moyens d'autodéfense et, pour cela, étendre le domaine de la Milice à la zone anciennement occupée **(28)** ; ce qui fut fait, avec l'agrément du Commandant militaire allemand en France du 24 janvier 1944, après que Laval y eut consenti.

Du point de vue allemand, l'organisation de la Milice s'était consolidée au cours du printemps 1944. On estimait que ses premiers succès remportés sur la Résistance lui avaient donné confiance, et les effectifs avaient retrouvé leur niveau du milieu de 1943 **(29)** . La méfiance antérieure ne paraissait plus justifiée, même aux yeux des militaires, alors que la Milice dénombrait déjà dans ses rangs 85 victimes à la date du 1er mars 1944, et que, depuis décembre 1943, elle avait fait ses preuves d'une façon " manifestement remarquable " sous le contrôle du Commandant en Chef de la Police et des SS, le Général Oberg.

Par ailleurs, il existait dans la zone anciennement occupée des groupes paramilitaires dépendant des partis collaborateurs, dont l'existence avait été autorisée par le Commandant militaire en France au cours de l'été 1943, après que les organes de police allemands se furent assurés de leur sérieux et les eurent pris sous leur contrôle **(30)**.

Bien que constitués en grande partie d'éléments criminels, ils devaient recevoir des missions " correspondant aux intérêts français, notamment le maintien de l'ordre et de la paix publique, la protection des installations de ravitaillement, des entreprises de transports, etc… ". Il était prévu à l'origine que leur instruction devait se borner à les rendre aptes à se défendre eux-mêmes.

Mais, entre les mains de la police allemande, ces formations se muèrent en groupes terroristes, exactement comme le firent les sbires recrutés par la police de sûreté, qu'on nommait la " Gestapo française ". Après deux semaines d'instruction par les SS, elles devaient être employées, sous commandement allemand, à la lutte contre les maquis et à des missions de gardiennage **(**cf **30)**.

Sur un effectif total d'environ 1.000 hommes prévu au départ, il n'en existait que 100 permanents au début de février **(31)** et 160 en mars ; en collaboration avec la Wehrmacht, en particulier la Feldgendarmerie, mais surtout avec le SD, ils participèrent jusqu'à la retraite allemande à l'arrestation de réfractaires du STO et à l'exécution de résistants **(32)** .

De même, l'utilisation d'un " corps de défense " de 1.700 hommes, mis sur pied par Sauckel et le PPF de Doriot avec pour but initial l'arrestation des réfractaires du STO, connut un échec analogue. La cause de tous ces expédients résidait dans la faiblesse en effectifs des unités de police envoyées en France. La police de sûreté, comme celle de maintien de l'ordre, avait connu dès le début de la guerre des problèmes de personnels que l'extension du domaine de souveraineté allemande, surtout en direction de l'Est et des Balkans, avait rendus absolument

insolubles.

Comme Himmler s'efforçait en outre d'absorber peu à peu l'Administration policière de ces territoires, la réalisation des programmes prévus pour des motifs politiques ou idéologiques était forcément en retard, du point de vue des personnels, sur les prévisions initiales.

En ce qui concerne la France, les quelques milliers de membres de la police de sûreté et du SD – même assistés d'un nombre considérable d'agents, d'auxiliaires et de dénonciateurs recrutés sur place – auxquels il faut ajouter moins de 10.000 membres de la police de maintien de l'ordre, ne suffisaient pas à la tâche **(33)** .

Ils étaient pour la plupart employés dans les états-majors, les écoles, les organismes de ravitaillement ou les écoutes radio. En fait d'unités disponibles, on ne pouvait compter avec certitude que sur le 19e régiment de police et sur une unité d'instruction de volontaires SS originaires de Galicie, stationnée à Tarbes ; encore cette dernière fut-elle dissoute en juin 1944.

Ainsi la police, répartie en de nombreuses localités, n'avait pas une grande efficacité pour la répression de la Résistance. La police de sûreté et le SD **(34)** , qui, sous prétexte de sécurité, internèrent encore en 1944 des milliers de Français dans les camps de concentration et poursuivirent les déportations de Juifs jusqu'au milieu de l'été, servaient surtout d'organes de renseignements pour le combat intérieur, bien plus que les services militaires de contre-espionnage en voie de dislocation et qui s'occupaient en premier lieu des cas de trahison qui se multipliaient dans la Wehrmacht.

(24) *Rapport Oberg du 28 août 1943*

(25) *Rapport du 1er décembre 1943 de la commission allemande d'Armistice n° 9*

(26) *Rapport Oberg du 23 novembre 1943*

(27) *Abwehr III du 13 janvier 1944*

(28) *Rapport n° 9 de la commission d'armistice*

(29) *Lettre n° 3746/43 g du 25 juillet 1943*

(30) *Directive Oberg n° 186/44 g du 12 février 1944*

(31) *Télégramme Oberg à Himmler du 5 février 1944*

(32) *Rapport KDS Rennes*

(33) *Télégramme Oberg à Himmler du 24 mars 1944*

(34) *Depuis fin 1942, le SD se substituait progressivement à l'Abwehr III pour aboutir en 1943 à la dissolution de l'Abwehr et à la création des Kommandos*

La lutte contre la Résistance et les Maquis

C'est aussi le manque d'énergie qui caractérisa la lutte menée par les militaires allemands contre la Résistance française armée ; celle-ci ne présenta à leurs yeux qu'une importance secondaire, tant que la sécurité des troupes ne leur sembla pas sérieusement menacée, – menace qui ne se réalisa que tardivement. Le fait qu'à partir du début de 1944, des zones du sud de la France passèrent sous le contrôle de la Résistance, n'inquiéta pas trop les Allemands, dans la mesure où leur liberté de mouvements n'en fut pas non plus très affectée.

Ils parvenaient à maintenir ouvertes les principales voies de communications – la vallée du Rhône et, dans la région de Toulouse, la liaison entre troupes de la Méditerranée et de l'Atlantique -, et à empêcher par des opérations isolées, la formation de groupes de maquis plus importants qui auraient pu constituer une menace du point de vue militaire. Mais ils ne pouvaient se permettre une plus grande activité, compte tenu des forces dont ils disposaient, bien que les objectifs officiels, constamment soulignés par l'OKW et le Commandant en Chef Ouest, fussent toujours l'anéantissement des groupes de résistants avant le débarquement ennemi attendu.

Le principal problème posé aux Allemands, au cours du printemps 1944, fut le sabotage du trafic téléphonique et ferroviaire. Les États-majors allemands recevaient leurs instructions par le réseau téléphonique français, et possédaient en général des équipements radio insuffisants. Ils étaient souvent désarmés devant les coups portés par la Résistance et l'aviation alliée aux réseaux de voies ferrées, devant les destructions de locomotives, de gares de triage et d'ouvrages d'art.

Ni la surveillance des voies, ni les plans de secours prévoyant l'emploi de cheminots allemands ne purent remédier à la précarité de la situation. Il n'y avait pas de coordination, du côté allemand, dans la lutte contre la Résistance. Le territoire était divisé en zone des Armées, qui s'étendait le long des côtes, et zone de sécurité du Commandant militaire en France.

On peut négliger, à cet égard, les règles particulières qui s'appliquaient à la zone des Armées du Sud de la France ou à la zone de combat des côtes méditerranéennes. Les armées constituaient dans leur zone, – et dans la mesure où le déploiement continu qu'elles devaient maintenir le long des côtes le leur permettait -, des groupes de combat ou des commandos de chasse ; ceux-ci appuyés éventuellement par l'aviation, pénétraient dans les centres de maquis préalablement reconnus, et y progressaient brutalement.

Le Commandant militaire en France procédait de même avec les troupes d'occupation dont il disposait (environ 18 régiments de sécurité, composés de 66 bataillons allemands, et 29 bataillons autonomes constitués en grande partie de troupes originaires de l'Est, dans la mesure où ces forces n'étaient pas affectées à la défense des côtes ou à des missions de surveillance. Il pouvait en outre utiliser les quelques divisions de réserve qui avaient été envoyées en France à des fins d'instruction sous la conduite de leurs propres états-majors, et qu'on engageait dans des opérations de ce genre dès que leur valeur combative le permettait.

La participation de la Milice à ces entreprises était souvent considérée comme insuffisante : on disait " qu'elle ne fusillait pas assez de gens et qu'elle n'incendiait pas assez de maisons " **(35)** . Pour le mois d'avril 1944, le bilan de trois grandes opérations et de 138 petites, menées par

les unités de l'armée, la Feldgendarmerie et le SD, fut de 569 résistants tués, 4.463 capturés, et 528 personnes récupérées pour le STO. Les pertes allemandes étaient seulement de 29 tués et 51 blessés **(36)** . Pour la seule région du Massif Central, le Commandant militaire en France signala 2.000 adversaires tués au cours des premières semaines qui suivirent le débarquement de Normandie. La brutalité de la lutte contre le maquis atteignit son point culminant pendant la première moitié du mois de juin.

Le cadre en avait été fixé par les ordres du Commandant en Chef Ouest et du Commandant militaire en France, selon lesquels toute troupe attaquée devait immédiatement répliquer par le feu, arrêter tous les suspects et incendier les maisons d'où l'on avait tiré sur elle.

En outre, dès le mois de mars, l'OKW avait ordonné de tuer autant que possible au cours des combats les résistants, considérés comme des francs-tireurs. S'ils étaient capturés par la suite, ils devaient être condamnés à mort, en application des stipulations du droit allemand. Alors que certains groupes de résistants s'efforçaient de faire reconnaître leur qualité de combattants et, autant qu'on peut en juger, traitaient généralement leurs prisonniers de façon plus humaine que la puissance occupante, toutes les initiatives locales visant à un comportement plus souple, telles que l'échange de prisonniers ou la garantie d'impunité en cas de reddition, furent stoppées par le Haut Commandement. Seuls, les massacres de juin, à Oradour ou à Tulle par exemple, incitèrent quelques commandants de troupes à une certaine modération. Pendant la période de l'occupation, les stratèges allemands n'attribuaient pas au maquis une grande importance militaire, surtout dans la zone anciennement occupée **(37)** .

C'est seulement en juillet 1944 que des convois assez importants de la Wehrmacht furent menacés par des embuscades dans les Alpes, et que la retraite du Sud de la France rencontra des obstacles du fait des forces de la Résistance.

Par un ordre qui tomba entre leurs mains, les Allemands apprirent que la Résistance avait reçu pour instructions, en faisant l'effort principal dans le Massif Central et les Alpes, de repousser les postes secondaires allemands et les éléments de troupes isolées sur un petit nombre de centres, et de prendre sous son contrôle les pays ainsi libérés.

" Ce dernier objectif est déjà en partie atteint " **(38)** . De nombreux postes de commandement furent alors encerclés, et ne purent rejoindre le gros des troupes en dépit d'une retraite précipitée. Il n'était déjà plus possible d'exécuter des contre-attaques qui, même auparavant, n'avaient pour principal résultat que de faire reculer les forces de la Résistance et de rétablir la présence allemande pour quelque temps seulement.

Les Allemands durent assister à la mobilisation planifiée de la Résistance – ses effectifs, à sa propre surprise, s'élevèrent au cours de l'été 1944 à environ 60.000 à 80.000 hommes -, sans pouvoir mieux réagir contre elle que contre l'action conjuguée de ses troupes de sabotage et de l'aviation alliée.

En Bretagne existait le " danger menaçant et de plus en plus grave " **(39)** que la Résistance fasse sa jonction avec l'adversaire débarqué ou passe à l'attaque des liaisons arrières de la Wehrmacht. Mais comme les Allemands croyaient savoir que le Commandement de la Résistance était encore mal organisé, ils estimèrent qu'il suffisait pour la combattre, de

moyens policiers appuyés par les troupes de sécurité, que leur faiblesse permettait de retirer du front sans inconvénient majeur **(40)** .

Entre le 1er juin et le 10 juillet, on compta dans la zone du Groupe d'Armées B, 638 résistants tués et 1.200 faits prisonniers. Nos propres pertes s'élevèrent à 25 soldats. Même s'il n'est pas possible de considérer ces chiffres comme absolument sûrs, et si l'on ajoute que la généralisation du mouvement d'insurrection rendit aussi bientôt nécessaire l'emploi de troupes combattantes dans la zone arrière de l'Est de la France, on doit pourtant reconnaître que cela ne pesait plus d'un grand poids en regard de la dislocation générale du front Ouest et de l'Administration occupante.

Face à la supériorité en personnel et en matériel des forces alliées, la guerre à l'Ouest était perdue, et la Résistance pouvait bien donner en outre quelques coups d'épingle encore sensibles aux Allemands affaiblis, et de moins en moins capables d'y répondre.

L'Allemagne était réduite – et c'était particulièrement évident à l'Ouest -, à mener désormais, selon l'expression de Speidel, une " guerre de gueux " qui devait nécessairement trouver bientôt son terme fatal.

(35) *Rapport sur l'opération " Printemps " de la 157e Division de Réserve dans le Jura du 7 au 17 avril 1944*

(36) *OBW du 6 mai 1944*

(37) *Keitel et Jode*

(38) *Rapport du Groupe d'Armes G n° 1859/44 du 14 août 1944: OBW*

(39) *Rapport du Groupe B à OBW n° 2650/44 du 15 juillet (?) 44*

(40) *Ordre de l'OBW 2734/44 du 1er septembre 1944 concernant la lutte contre les partisans*

La strategie defensive de l'Allemagne a l'ouest (2)-Vision d'historiens allemands-bulletin n 181-1999

Category: Europe de l'Ouest,Extraits de bulletin,Services allemands
29 octobre 2021

Suite d'extraits d'une étude réalisée par des historiens allemands en collaboration avec des officiers supérieurs de la Wehrmacht et en utilisant les ressources inédites des archives

allemandes.

La Liberation de la FRANCE et la defaite allemande de 1944 selon des historiens allemands

Category: 1942-1945,1944 : Débarquements en France,2ème Guerre Mondiale (1939-1945),Europe de l'Ouest,Extraits de bulletin,Services allemands
29 octobre 2021

Extraits d'une étude réalisée par des historiens allemands en collaboration avec des officiers supérieurs de la Wehrmacht et en utilisant les ressources inédites des archives allemandes.

Ce document dresse un tableau sévère et objectif des conditions dans lesquelles l'Allemagne dut affronter les débarquements à l'Ouest et les problèmes posés par la Résistance française. Le lecteur sera surpris de constater le prix qu'attachait le "visionnaire" Hitler, dès 1942, au maintien de l'occupation allemande en France.

Commentaires de l'ouvrage du General Navarre" Le Service de renseignement 1871-1944" par L PAPELEUX

Category: 1800-1900,1900-1930,1930-1935,1935-1940,1942-1945,Affaire Enigma,Europe de l'Ouest,Extraits de bulletin,Général Henri Navarre,Renseignement,Services allemands,Services français,SERVICES SPECIAUX
29 octobre 2021

Le professeur Léon PAPELEUX de l'Université de Liège a publié dans une revue spécialisée belge une critique de l'ouvrage d'Henri Navarre et d'un groupe d'anciens du SR : Le Service de Renseignements, 1871-1944 .Parmi les succès obtenus par le S.R. français, un certain nombre – et des plus importants – furent dus à des sources allemandes. L'une de celles-ci que Churchill appelait « la source miracle » et dont Eisenhower a dit que son rôle avait été décisif, a été la reconstitution et l'utilisation de la machine allemande à chiffrer mécaniquement qui est connue sous le nom d'Enigma. Les plus grands cryptologues du camp adverse avaient conclu à l'herméticité des documents chiffrés par cet engin.

La paternité de la reconstruction d'Enigma est encore aujourd'hui un sujet de polémiques entre les anciens Alliés. Navarre apporte, à ce propos, le son de cloche français. Le S.R. français a obtenu d'un fonctionnaire de la Chiffrierstelle les éléments nécessaires au déchiffrement : manière d'utilisation et de déchiffrement, tableau mensuel des clés changeant quotidiennement, etc. Partant de ces données, le S.R. polonais reconstitua Enigma et ses modèles successifs. Ce qui permit aux Alliés de lire presque toute la guerre à livre ouvert dans les intentions stratégiques allemandes

---

La preparation et le debarquement des equipes SM dans le Sud de la France

Category: 1944 : Débarquements en France,Europe de l'Ouest,Extraits de bulletin,Renseignement,Services allemands
29 octobre 2021

Depuis 1943, le chef du C.E. français multipliait ses démarches auprès des alliés pour que la préparation du débarquement dans le domaine de la sécurité fut entreprise en commun. Il y avait de bonnes raisons de croire qu'Anglais et Américains, invoquant les rivalités entre Français, prépareraient, seuls, l'action C.E. à entreprendre sur le territoire métropolitain libéré et imposeraient l'A.M.G.O.T. La masse impressionnante de renseignements C.E. recueillis sur la France par T.R., l'organisation méthodique et complète du S.S.M. clandestin, la préparation minutieuse en A.F.N. et à Londres du S.S.M. de débarquement (**1**) furent, avec la fusion des Services Spéciaux dans le sein de la D.G.S.S. les facteurs essentiels qui amenèrent le S.H.A.E.F. (**2**) à déléguer à Alger les Lieutenants-Colonels Dick White (**3**) et Jarvis pour étudier avec le Commandant Paillole la participation des Français à la sécurité des opérations de débarquement et des territoires libérés.

Plusieurs conférences et visites, en mars 1944, convainquirent le représentant du commandement allié de la part prépondérante que devait prendre le S.S.M. dans cette tâche.

Au cours de plusieurs semaines de travail en commun à partir du 5 mai 1944 à Londres, des accords définitifs furent établis. Ils eurent l'approbation du Général Koenig, Commandant en chef F.F.I. et furent signés du côté allié par le Colonel Scheen, du S.H.A.E.F., et par le Commandant Paillole, mandaté à cet effet par le Général de Gaulle.

Les opérations de débarquement dans le Sud de la France donnèrent lieu à des préparatifs analogues sur des accords aussi précis.

Au préalable, et pour préserver au mieux le secret des opérations en Corse et en Italie, où était stationnée l'armée française, le S.S.M. avait renforcé son dispositif de sécurité territoriale.

Sous les ordres du Commandant Tupinier, accolé à l'État-major de la 7ème armée (Général

Patch) les services de C.E. de débarquement comprenaient :

– Le S.S.M./600 (Commandant Alet) destiné à suivre les opérations des grandes unités alliées.

– Le S.S.M./60 (Commandant Gacon) qui assurait la sécurité des armées françaises depuis les opérations d'Italie.

– Une équipe S.M. de réserve (Capitaine Bruel) destinée à implanter le S.M. Territorial dans la zone de débarquement Sud.

– Un élément T.R. (Capitaine Bertrand) jumelé avec les éléments alliés analogues, chargé du Contre-Espionnage offensif au sein de la 1ère armée française.

Des éléments S.M./Air (Capitaine Tamisier), Marine (Commandant Labarère), de la Sûreté aux Armées (M. Koenig), complétaient le service de C.E. de débarquement dans la zone Sud, le tout coordonné par le Commandant Tupinier.

Le Commandant Paillole s'était rendu à Naples, Rome et Ajaccio entre le 1er et le 15 août pour présider à cette organisation dont le fonctionnement fut satisfaisant dès le débarquement, en dépit des moyens matériels réduits.

Il était à prévoir que les opérations de Normandie et de Provence créeraient dans le Sud-Ouest de la France une zone confuse ou les armées franco-alliées ne pourraient intervenir qu'avec retard.

C'est la raison pour laquelle le chef du S.S.M. donna en mars 1944 au Capitaine Dumont, chef du service de C.E. à Madrid, la mission de préparer des équipes S.M. destinées à assurer à travers les Pyrénées les liaisons avec les S.M. précurseurs méridionaux et les réseaux T.R.

Ainsi fut effectuée, avant même le départ des Allemands, la mise en route des B.S.M. précurseurs de Bordeaux, Toulouse et Montpellier. A plusieurs reprises, souvent dans des conditions pénibles et dangereuses, Dumont et ses excellents collaborateurs franchirent clandestinement la frontière, assurant le transport d'archives et des instructions du S.S.M., veillant à la bonne marche des dispositifs de sécurité territoriaux.

Les extraits ci-après de la lettre du 21 août 1944 adressée par le Commandant Tupinier au Commandant Paillole, donnent une idée de l'ambiance dans laquelle le S.S.M. participe à la libération :

" Mon cher Commandant,

Vous dire mon émotion et ma joie devant la réussite de notre opération est inutile…

… Vie intense d'action et d'organisation. Résultats déjà excellents.

… Avons trouvé à Draguignan S.M. précurseur destiné à Toulon, Capitaine Girardet, Capitaine Boffy (**4**) également après très bon travail sans casse. Capitaine Girardet nous a donné toutes indications sur S.M. précurseurs des régions et départements voisins. Nous mettons en place avec les moyens locaux (bons) ces B.S.M. territoriaux. … Tout ceci se fait encore sans

véhicules. Ceux-ci sont attendus avec impatience ; mais chacun est tellement gonflé qu'un seul officier remplace les 5 roues d'une jeep.

… J'ai déjà une masse de documents inexploitables par nous. Il est indispensable que le ler échelon de la D.S.M. arrive (**5**) .

Actuellement une force S.M. – S.R. que j'ai organisée sous le commandement d'Ales (je dois le rejoindre demain) est prête à bondir sur Toulon. Digne, Aix-en-Provence reçoivent notre visite dès maintenant par S.M. divisionnaire.

Cassagnou doit vous parler du problème F.F.I. A mon avis il se résume à ceci :

a) Organisation après contrôle et par enrôlement en " Force spéciale " de ces jeunes résistants dont trop sont de la dernière heure.

b) Contrôle très strict des arrestations innombrables qu'ils opèrent eux-mêmes, avant l'arrivée de la troupe. Le S.S.M. se trouve dans chaque village devant le fait accompli… petites vengeances locales, politiques, méridionales, etc. Il faut du tact, on y arrive, mais quelle perte de temps !

En résumé, situation excellente, moral magnifique de tous : comment pourrait-il en être autrement devant l'accueil enthousiaste de la population… La France n'était vraiment pas morte et nous ne sommes qu'en provence !…"

Les noyaux des équipes de débarquement et d'Espagne, groupés à Paris en novembre 1944, reçurent mission du Commandant Paillole, de poursuivre en Allemagne, sous les ordres du Colonel Gérard-Dubot leur action de C.E. en liaison avec les alliés et dans le cadre d'un Bureau Interallié de C.E. (B.I.C.E.)

(**1**) *Les résultats remarquables obtenus par les équipes S.S.M. sur les théâtres d'opérations d'Italie avaient fortement impressionné le Commandant allié.*

(**2**) *Supreme Headquarter Allied Expeditionary Forces.*

(**3**) *Après le départ à la retraite du Général Menzies, le Colonel Dick White devint le chef de l'I.S.*

(**4**) *Après une excellente mission de liaison en France en 1943, le Capitaine Boffy avait été parachuté le 15 août 1944 en avant des troupes débarquées, pour préparer avec le S.M. précurseur la sécurité des opérations dans la région de Draguignan et de Toulon.*

(**5**) *Il avait été prévu que, pour éviter l'encombrement des équipes S.M. de débarquement, les documents saisis dans les postes de l'Abwehr et de la Gestapo, seraient exploités par un échelon de la D.S.M. à Londres pour le débarquement Nord et à Marseille pour le Sud.*

La naissance de la mission PEARL HARBOUR le role decisif du Colonel Ronin

Category: Affaire Amiral Darlan,Europe de l'Ouest,Extraits de bulletin,Général Louis Rivet,Renseignement,Services allemands
29 octobre 2021

Le 8 novembre 1942 les Alliés ont débarqué à Alger et au Maroc avec les péripéties que l'on sait. A Vichy, les Colonels Rivet et Ronin, certains que l'Armée de l'Armistice ne s'opposerait pas à l'entrée des Allemands dans la zone Sud (dite « libre »), s'envolent de Marignane le 10 novembre 1942 à 4 h 30, accompagnés de quelques officiers. Ils atterrissent à Biskra trois heures plus tard.

Situation confuse. Ordres contradictoires. Grâce à la maîtrise de la Direction de la S.M. en A.F.N. et au sang-froid de son chef, le Lieutenant-Colonel Chrétien, les deux colonels peuvent gagner Alger le 13 novembre 1942. Les nouvelles du Maroc demeurent contradictoires. L'organisation du Commandement est ambigu Seul le Général Juin leur exprime ses inquiétudes devant la menace que représente la Wehrmacht qui débarque en force en Tunisie, tandis que les Alliés poursuivent leur débarquement et que les forces françaises d'A.F.N. sont toujours choquées par les incertitudes et l'absence de directives.

Le 14 novembre Rivet et Ronin sont reçus par le Général Giraud dont les attributions sont encore mal définies. Le Général est soucieux lui aussi de la pression allemande en Tunisie et réclame des renseignements. Avec l'aide de la D.S.M. et du Commandant Michel de l'Armée de l'Air, les deux colonels installent leur P.C. à Alger, rue Charras (ex-local de la délégation d'armistice pour l'Air). Les jours qui suivent sont consacrés à l'élaboration d'un projet de « Direction S.R.- S.M. » — Il sera approuvé le 18 novembre 1942 par Darlan.

Les contacts sont rétablis avec Tunis, Rabat et Dakar — la liaison radio avec nos réseaux clandestins métropolitains est recherchée. Le 22 novembre, réunion sous la présidence du Général Bergeret, nommé Haut-commissaire adjoint. Camarade de promotion et ami de Ronin, Bergeret qui a une vision nette de la situation intérieure et extérieure, exprime les besoins en renseignements, immédiats et à court terme. L'objectif prioritaire demeure la libération du territoire, en A.F.N. puis en métropole, la Corse devant être la première étape à franchir. Le 26 novembre, Bergeret reconvoque Ronin et insiste sur les besoins en renseignements sur la Tunisie et la France en particulier sur la Corse.

Le 26 novembre, les représentants de l'I.S. et le Colonel Eddy de l'O.S.S., se mettent d'accord avec Rivet et Ronin pour la coordination des efforts de recherches. La Corse est placée en tête des objectifs à atteindre. Ronin est chargé de la préparation de l'opération. Le 27 novembre, c'est le sabordage de la flotte à Toulon. L'I.S. délègue auprès de Rivet et Ronin, les Colonels Craxfort et Winterbotham.

Le 1er décembre 1942, la liaison avec nos réseaux métropolitains est rétablie. Le 4 décembre 1942, Ronin, Winter-Botham, Crawfort et Eddy mettent au point la constitution de la mission à lancer sur la Corse. Ronin, familiarisé dans le travail en zone occupée, décide de confier la

direction du Commando à mettre sur pieds, à l'un de ses agents confirmés en métropole et replié à Alger, le Belge de Saule. Le Colonel Chrétien recherchera des volontaires d'origine Corse et connaissant bien l'île. Il est convenu que l'opération sera exclusivement française avec l'appui logistique des Alliés. Le Commandant L'herminier, évadé de Toulon avec le sous-marin " Casabianca " et volontaire pour effectuer des missions sur les côtes françaises, sera chargé de la préparation et de l'exécution du débarquement du Commando (que Ronin baptise Pearl-Harbour) sur la côte corse.

Un secret absolu sera de rigueur. Le 5 décembre 1942, Chrétien a recruté des volontaires. Eddy propose un électricien nommé Brown, spécialiste des appareils radio, pour représenter l'O.S.S. dans la préparation technique du commando. Le Commandant L'herminier prend contact avec Ronin. Le 7 décembre 1942, réunion au P.C. de la D.S.M. à El Biar, des participants à l'opération Pearl-Harbour, sous la présidence du Colonel Ronin et en présence de L'herminier. Présentation du Commando : Le Commandant de Saule, son adjoint le Lieutenant Toussaint Griffi, le radio Pierre Griffi et Preziosi. La mission est définie recherche de renseignements sur l'occupation italo-allemande en Corse, recrutement et constitution de réseaux de résistance qui seront ultérieurement armés. Les conditions du débarquement clandestin sur les côtes corses sont précisées par L'herminier. Des conseils et des instructions de détails sont donnés pour la bonne exécution de la mission. Le 9 décembre 1942, l'équipe du Commando réunie à El Biar pour un dernier briefing est amené à bord du " Casabianca " où l'accueille L'herminier et ses seconds Belley et Chaillet. La journée du 10 décembre est passée dans le sous-marin. Ce n'est que le 11 décembre 1942 à 19 heures que le " Casabianca " se met en route vers la Corse où, le 14 décembre 1942 à une heure du matin, la mission Pearl-Harbour est déposée sur la plage de Tofiti, commune de Cargèse.

Note de la Rédaction : Ce qui précède est le résumé du journal de marche du Général Rivet ainsi que des souvenirs du Colonel Chrétien (déposés au SHAT de Vincennes dans le fonds particulier du Colonel Paillole).

L'aide de la marine nationale aux services speciaus temoignage du Captaine Paumier Actions du commandant LHerminier

Category: Europe de l'Ouest,Extraits de bulletin,Renseignement,Services allemands
29 octobre 2021

A la gloire du Sous-Marin " PERLE " disparu corps et biens le 8 Juillet 1944

Avec l'autorisation de l'Amirauté, nous publions le récit du Capitaine de Frégate PAUMIER, qui commandait le Sous-Marin "PERLE" lors de sa mission sur les côtes de Provence en Octobre 1943. Cette mission sous-marine fut la dernière au Cap Camarat. Elle fut aussi l'une des plus

risquées, car l'ennemi venait précisément d'y renforcer ses défenses côtières et ses moyens de guet. L'expédition ratée le mois suivant – Novembre 1943 – devait, hélas, démontrer la difficulté de l'entreprise. Pourtant le récit en est simple, discret, bien dans les traditions de la MARINE. A chaque ligne apparaît l'extraordinaire maîtrise, l'exceptionnel courage, la foi patriotique de l'équipage et de son Chef.

"LA PERLE" n'a pas connu la Victoire : disparue en mer le 8 Juillet 1944, elle symbolise l'héroïque abnégation de notre Marine Nationale.

C'est à cet héroïsme et à cette abnégation que nous rendons aujourd'hui hommage. Nous les perpétuerons demain en édifiant à Ramatuelle le MEMORIAL des SERVICES SPECIAUX.

UN DÉBARQUEMENT des SSM/TR

Sur les côtes de Provence (Octobre 1943)

Si la grande presse a beaucoup parlé des opérations de parachutage destinées à organiser les forces de la Résistance, un voile discret, par contre, semble avoir été jeté sur les opérations de débarquement, peut-être plus modestes, exécutées au cours des années 1943 et 1944 sur les côtes méditerranéennes, par le Groupe des Sous-marins d'Algérie.

A cette époque, la création de liaisons directes et françaises avec la Métropole et le maintien de ces liaisons étaient un problème vital. Très rapidement le sous-marin s'avèrera l'engin idéal pour ce travail, ayant sur l'avion l'énorme avantage d'une discrétion à peu près totale. Le Capitaine de Corvette L'HERMINIER, Commandant du "CASABIANCA", fut le premier à tenter et à réussir, en Février 1943, un débarquement d'agents du SSM/TR sur les côtes de Provence (les BULLETINS 7 et 8 ont relaté cet exploit). Devenu notre chef de file, il ne cessera de nous recommander de toujours opérer avec la plus grande discrétion.

Le point de débarquement devant être impérativement isolé des grandes voies de communication, facilement identifiable de nuit, d'accès possible pour un sous-marin navigant en immersion profonde. Le choix du Commandant L'HERMINIER s'était porté sur la Baie de Bon-Porte, entre les Caps Taillat et Camarat, non loin de la Baie de Saint-Tropez, et pratiquement le seul endroit acceptable entre Toulon et la frontière italienne.

Le nombre d'agents que nous transportions variait généralement entre cinq et dix et se composait des éléments les plus divers, les uns Officiers de Marine en service aussi bien en Afrique du Nord qu'en France, se pliaient aisément aux pénibles conditions de vie des sous-marins, les autres ignoraient tout de la vie maritime et se trouvaient quelque peu perdus sur nos bateaux où les mètres carrés leur étaient distribués avec parcimonie.

Ainsi, chaque mois, à la nouvelle lune, un sous-marin d'Alger vint en Baie de Bon-Porte. Mais, tout a une fin; l'activité des Résistants ne pouvait à la longue rester inaperçue et, en Novembre 1943, l'ennemi interrompait brutalement les opérations poursuivies.(1)

Et c'est "LA PERLE" qui, en Octobre 1943, se trouve avoir réalisé le dernier débarquement sur ces côtes.

LE RAPPORT DE MER

Le départ d'Alger se fait au petit matin du Samedi 23 Octobre.

"LA PERLE" plonge dès la sortie du chenal dragué et se dirige vers la zone que l'Amirauté alliée réserve aux sous-marins en transit vers les côtes de Provence ou le Golfe de Gênes. Tenir l'horaire est absolument vital, au surplus l'un de nos passagers – Officier de Marine en service à Toulon, venu à Alger au voyage précédent – doit être impérativement rentré à l'issue d'une permission d'un mois qu'il est censé avoir passé.. quelque part dans le Sud-Ouest de la France. Heureusement les Dieux de la Mer et de la Guerre seront avec nous, aucun incident ne retardera notre marche. Dans la matinée du 26 Octobre, après avoir reconnu la terre, nous prenons l'immersion de 40 mètres pour rester invisible des bateaux de surveillance et des postes de guet, puis, délicatement, nous nous posons sur le fond en Baie de Bon-Porte.

Pendant la journée le silence le plus complet règne à bord, l'équipage, les passagers, tous se reposent dans l'attente du débarquement que nous tenterons au cours de la prochaine nuit. Seuls sont armés les appareils d'écoute. Le passage dans notre voisinage de quelques vedettes ou torpilleurs nous fait craindre la fuite d'air ou de gas-oil qui indiquerait d'une manière très précise notre position.

Le repas du soir nous réunit au "carré", gais en apparence, mais cependant anxieux. Les derniers détails de l'opération sont mis au point, tout se passera par nuit noire, il est donc impératif que chacun connaisse ses consignes et les exécute en suivant un plan parfaitement minuté.

Vingt-trois heures : La nuit est entièrement tombée, lentement nous décollons du fond et faisons surface laissant le pont au ras de l'eau pour n'offrir qu'une très faible silhouette. Le plus silencieusement possible nous nous approchons de la côte essayant de découvrir la ROCHE ESCUDELIER, très remarquable et bien connue des sous-marins d'Alger.

Après quelques longues minutes d'attente, grâce aux petits appareils radios de transmission (2) dont les Services Spéciaux sont dotés, le contact s'établit avec le Comité d'accueil du SSM/TR chargé d'assurer la réception et la protection des camarades débarqués. Mais alors que la terre est à peine à trois cents mètres, quelle n'est pas notre stupéfaction d'apprendre l'installation toute récente d'un poste de garde allemand près de la roche Escudelier, à quelques mètres de nous. Il nous est demandé de remettre l'opération au lendemain et de tenter le débarquement huit cents mètres plus au nord dans la baie. Sans hésitation, mais avec regrets, nous acceptons ces conseils. Celui de nos hôtes – le marin – toujours préoccupé de rallier son poste, marque une certaine déception et se promet de partir seul à la nage le lendemain si un obstacle se manifeste à nouveau.

Lentement, sans bruit, nous "battons arrière" pour nous sortir de cette souricière.

Après avoir réussi à nous "éviter" cap au large, nous repartons vers la haute mer. Il est grand temps de recharger nos batteries d'accumulateurs si nous voulons revenir la nuit prochaine.

La chance nous sourit encore et, lorsque le jour parait, les batteries sont bien chargées. Nouvelle marche d'approche comme la journée précédente.

Vers neuf heures du matin le 27 Octobre, nous reposons de nouveau sur le fond en Baie de Bon-Porte. Quelques bâtiments ennemis se manifestent dans l'après-midi. Avons-nous été repérés la nuit précédente ? Question bien angoissante pour la suite de l'opération.

Le même scénario continue à se dérouler. Nuit noire; surface vers vingt-trois heures, puis nous nous dirigeons vers le Nord de la Baie … avec la prudence du serpent. Les liaisons radios avec le Comité d'accueil SSM/TR s'établissent facilement et, lorsque la quille est prête à toucher le fond, nous nous immobilisons tout près de terre.

Le spectacle des montagnes environnantes est impressionnant, quelques lueurs sur la falaise montrent que les alentours du phare de Camarat ne sont pas inhabités, les faisceaux d'énormes projecteurs installés aux Caps Nègre et Lardier tournent sans arrêt découpant le Cap Taillat en ombre chinoise.

Les équipes du bord, en hâte, mais sans bruit, mettent à l'eau le youyou, les embarcations en caoutchouc sont hissées par le "sas" du scaphandrier. Nos hôtes montent sur la passerelle avec leurs précieuses valises et nous font leurs adieux. Minute particulièrement émouvante. Nous les envions de pouvoir fouler dans quelques minutes le sol de notre Patrie où tous, sans aucune exception, avons laissé nos familles.

En silence, le petit convoi pousse du bord, le youyou remorquant les radeaux pneumatiques.

La progression se fait lentement tant que les signaux discrets du Comité d'accueil n'ont pas été aperçus. L'opération se fera ce soir comme à l'entraînement, néanmoins, il s'écoulera près d'une heure avant que les embarcations ne rallient le bord. Les minutes d'attente paraissent interminables. Nous scrutons la côte sans interruption pendant que les projecteurs continuent à se manifester régulièrement. Le petit clapotis qui frappe la coque est d'une indiscrétion rare. L'angoisse nous étreint. L'arrivée d'une vedette ou d'une patrouille nous mettrait en fâcheuse position ainsi que nos camarades de combat.

Enfin, le youyou sort de l'ombre, l'accostage se fait doucement. Aucun nouveau passager ne nous est confié, mais nous rapportons un volumineux courrier où se trouvent les renseignements nécessaires à l'établissement des plans d'opération du débarquement en Normandie et du fonctionnement des Services de Contre-Espionnage.

En quelques minutes les sacs sont embarqués, le youyou est saisi, les radeaux sont descendus par le "sas" et, comme à regret, à petite vitesse, sans aucun bruit, nous gagnons le large. Une plongée trop rapide serait bruyante et donnerait l'alerte dans le secteur. Il faut être discret, d'autant plus que nos camarades débarqués ne sont sans doute pas encore à l'abri. Peut-être même n'ont-ils pas encore réussi à atteindre la ferme hospitalière d'ACHILLE (3) , première halte pour eux avant les rudes tâches de demain.

_____ Pour nous, la patrouille continue. Un renseignement particulièrement intéressant reçu du Commandant de la Huitième Flottille de Sous Marins Britanniques à laquelle nous sommes attachés, nous avertit de la traversée probable de notre secteur par un sous-marin allemand ralliant Toulon.

L'atmosphère du bord restera lourde cette nuit. Nos familles trop proches … les équipages qui ont assuré le débarquement ont touché le sol de France. Peut-être quelques-uns ont-ils le

pressentiment qu'ils ne reviendront jamais ? Peu d'entre nous connaîtrons les joies du débarquement de la Victoire, la plupart disparaîtront le 8 Juillet 1944 en plein Atlantique.

Le sacrifice de mes camarades de la "PERLE" rejoint celui de nos camarades de la Résistance.

Puissions-nous ne jamais l'oublier !

Capitaine de Frégate PAUMIER Groupe Bertin – Suffren TOULON

————————————————–

Le souvenir du Commandant L'HERMINIER

Il y a quinze ans, le sous-marin "Casabianca", sous le commandement du capitaine de corvette L'HERMINIER, s'évadait de Toulon envahi par les troupes allemandes.Fidèles au souvenir de leur ancien chef, les anciens du Casabianca ont déposé le 23 novembre à 11h30, au cimetière de Clichy, une gerbe de fleurs sur la tombe du Commandant L'HERMINIER.

Ils ont donné le même soir au profit des "Invalides de la Flotte" une soirée placée sous la présidence d'honneur de Mme L'HERMINIER et du vice-amiral d'escadre ORTOLI.

Au service de TR recit du capitaine Guillaume à la recherche de la sacrée vérité

Category: Europe de l'Ouest,Extraits de bulletin,Général Louis Rivet,Renseignement,Services allemands,Source MAD
29 octobre 2021

Il faut que ce récit soit lu et relu par tous nos camarades, et le plus grand nombre de Français. Il est la preuve, combien évidente pour nous, que la technique du C.E. se s'improvise pas et que le SSM/TR, fidèle à sa mission tutélaire, sût faire face à toutes les situations, pour continuer son oeuvre de salubrité et participer à la Libération de la France. Au terme de ces études et récits dont le point de départ fit l'AFN et son rôle dans nos combats, nous remercions encore tous ceux qui, comme G., nous ont aidés à sitaer dans l'Histoire une partie importante du rôle du SSM/TR. A vous, lecteurs, de faire maintenant votre Devoir en diffusant ces pages et en montrant ainsi le vrai visage de ceux qui furent parmi les meilleurs serviteurs de la France. A vous de nous aider par vos écrits à poursuivre notre campagne pour la VERITE.

D'ALGER à ALGER via Ramatuelle, Paris, Marseille et Londres

(Nous sommes en 1943; la Zone dite " libre " est, elle aussi, maintenant occupée et les côtes sont aux mains de l'ennemi.

Pourtant, le " CASABIANCA " de l'héroique Commandant LHERMINIER a réussi le tour de force de débarquer au cap Camarat, près de Ramatuelle, le T.R. GUILLAUME, l' " As " des transmissions. CAILLOT et l'américain BROWN que nous avait confié les Services Spéciaux de nos Alliés.

Les 3 hommes viennent de toucher terre; ils sont à pied d'oeuvre mais en plein " cirage ".

Nuit du 6 au 7 Février 1943.

Oui, notre mission commençait seulement. Le " CASABIANCA " pour nous n'avait été qu'un moyen de transport, un peu particulier sans doute.

Il y a maintenant plus d'une 1/2 heure que nous sommes allongés sur le sol. Nos yeux commencent à s'habituer à l'obscurité et nous nous concertons à voix basse. A part les feux des caps Lardier et Camarat qui nous encadrent, tout paraît calme.

Précédant mes deux camarades CAILLOT et BROWN, et après avoir armé aussi soldement que possible nos baqages, nous commençons l'ascension de la calanque... Il est été sans doute plus facile de la tourner, mais nous préférons la difficulté et les obstacles naturels aux pistes trop surveillées.

Nous peinons. Des rochers, des arbustes, des buissons épineux s'opposent à notre avance. Il faut surtout progresser en silence avec la souplesse et la sûreté de Sioux sur le sentier de la guerre... Nous suons maintenant à grosses gouttes... Enfin, nous arrivons au sommet et nous nous étendons autant par prudence que pour récupérer. Nous consultons nos boussoles et essayons de déterminer notre position. Ce n'est pas chose facile car non seulement nous ne connaissons pas cette île dont nous ne voyons que les sous-marins et, par portail, aucune indication sur l'intérieur.

Notre premier souci est de nous éloigner de la mer car toute la zone côtière est surveillée...

En colonne par un, toujours dans le même ordre et en nous tenant à quelques mètres de distance, nous continuons notre marche. La nuit noire, le sol rocailleux, toujours ces arbustes sauvages qui grippent à nos vêtements; des trous nous font trébucher et nous avons du mal à éviter la chute de nos valises.

Maintenant, tout n'est plus aussi calme et une vie, qui paraît intense à nos yeux inquiets, se devoine à l'horizon. Lumières qui s'allument et qui s'éteignent, absoments, bruits de moteur... Nous redoublons de prudence et faisons de temps à autre une pose. Conférence nocturne où l'humour, malgré la gravité de la situation, n'est pas exclu : Nous sommes tous trois d'accord pour éviter les zones découvertes, plates et bien entendu tout ce qui ressemble à un chemin.

Mais voilà le premier Incident. Je disparais tout à coup dans une sorte d'entonnoir profond de deux mètres, après une chute douloureuse, amortie par un fond sablonneux... Je sens une vive douleur à ma cheville droite. Mes camarades ont beaucoup de mal à contenir cette excavation pour venir me prêter main forte.. Aidé par CAILLOT et BROWN, j'essaie de me relever, mais ma cheville enfle rapidement et m'empêche de me tenir droit. Stupide accident qui risque de compromettre notre mission... Enfin, après des massages énergiques, je parviens, soutenu par mes amis, à avancer péniblement.

Nous nous arrêtons souvent. Je souffre beaucoup. A l'aube, après plus de cinq heures d'efforts, nous atteignons une clairière au milieu d'un bois d'oliviers. Nous saurons plus tard que nous avons fait à peine 3 kilomètres. Plus de temps à perdre. Il faut, avant le lever du jour, camouffler tout notre matériel et prendre l'aspect d'aimables citadins à la recherche de provisions.

Nous creusons un trou assez profond pour y déposer nos valises soigneusement ficelées et recouvertes de feuilles et de branchages. Nous recouvrons ces branchages de toiles imperméables sur lesquelles nous déversons de la terre, des brousailles et des branches.

Quelques marques discrètes sur des arbres afin de faciliter la récupération du matériel plus tard.

Nous nous éloignons et trouvons un coin touffu où nous pouvons nous étendre .... Nous éprouvons un grand soulagement d'être délivrés de nos baqages compromettants. C'est vraiment le premier moment de détente depuis notre débarquement... L'immobilité dans cette aube de février nous glace et nous restaurer. CAILLOT nous passe quelques biscuits et tablettes de chocolat. En prenant les précautions d'usage, nous allons fumer notre première cigarette ... C'est alors un juron ironique de CAILLOT qui nous tend un paquet de cigarettes ... Devant notre ébahissement, il se contente de nous faire lire la mention " Provision de bord, débarquement interdit ". Nous goûtons avec lui ce gag savoureux : D'autant plus savoureux que ces cigarettes nous avaient été remises par les officiers du "CASABIANCA" en échange de nos cigarettes américaines jugées compromettantes...

7 Février.

De joyeux "Cocorico" précèdent le lever du jour. Nous distinguons maintenant assez bien, malgré une brume légère, le paysage environnant. Une ferme se détache à quelques centaines de mètres. Nous nous mettons d'accord sur le plan à appliquer.

Laissant CAILLOT et BROWN à l'abri, je me présentai à la ferme sous le prétexte d'acheter des provisions. Une brave femme dont le mari était prisonnier, me céda pain, vin et fromages. En bavardant, j'appris que nous étions à une douzaine de kilomètres de St-TROPEZ et à quatre ou cinq kilomètres de RAMATUELLE ... pas de contrôle sur cette route si ce n'est un poste italien dans ce dernier village.

De retour auprès de mes camarades et après un substantiel casse-croûte, nous décidâmes de nous rendre à St-TROPEZ. Il était préférable de nous séparer afin de limiter les dégâts, éventuels ; nous devions nous retrouver un kilomètre environ avant d'atteindre cette ville, à droite sur le bord de la route. Ma cheville enflée ne me permettant pas de marcher rapidement, je partis en tête, suivi une demi-heure après par CAILLOT et BROWN. Il n'était pas prudent, en effet, de laisser BROWN isolé; il parlait français avec un accent effroyable et son allure athlétique, décidée, son visage énergique aux yeux bleus perçants, son bâillement, évoquaient plus sûrement un cow-boy du TEXAS qu'un voyageur de commerce de CHATEAUROUX ; et avec cela un esprit de baqarre que l'ami CAILLOT avait beaucoup de mal à réfréner...

Ma première rencontre sur la route fut un soldat italien qui, perché sur une ligne téléphonique, chantait "Santa Lucia" à tue-tête et me gratifia d'un geste amical... "Va bene"... "va bene" : La fatigue de la nuit et ma cheville rendirent mon parcours particulièrement pénible. Au crépuscule, le trio se reconstituait comme prévu.

CAILLOT et BROWN voulaient passer le soir même à St-Tropez. Malheureusement je n'étais pas de cet avis. Ce risque me paraissait inutile. Nous nous trouvions dans une région qui semblait calme, peu de troupes, je jugeai qu'il valait mieux, individuellement, aller coucher tout simplement à l'Hôtel... J'avais passé des vacances à " l'Hôtel de Paris " à l'entrée de St-TROPEZ quelques années avant, je connaissais les patrons et j'avais une identité. Nous nous séparâmes en nous fixant un rendez-vous le lendemain vers 9 heures à proximité de " l'Hôtel de Paris ".

Sans révéler ma véritable personnalité, je pris un chambre, simplement accueilli. En remplissant ma fiche d'hôtel, j'imaginais la tête du préposé à la réception si j'avais inscrit les lignes suivantes: - Nom et prénom : CLAUDE DE MORANGIS - Profession : AGENT SECRET – Vient de : ALGER - Destination . LONDRES VIA PARIS – Moyens de transport : SOUS-MARIN + LYSANDER - But du Voyage : RÉSISTANCE, CONTRE-ESPIONNAGE, SABOTAGE, TERRORISME.

8 Février.

Après une bonne nuit malgré ma cheville endolorie, je quittai l'hôtel non sans qu'une surprise de taille me soit réservée. La patronne, qui me voyait marcher péniblement, me demanda où j'allais ? Lui ayant indiqué : MARSEILLE, elle me proposa tout simplement de monter dans la voiture d'un Amiral allemand qui venait de visiter l'usine de torpilles de St-TROPEZ et qui avait passé la nuit dans la chambre voisine. J'avoue regretter encore que la présence de mes complices ne m'ait pas permis cette cocasse aventure.

A mon grand étonnement, j'appris par CAILLOT et BROWN qu'ils avaient, après réflexion, passé, eux aussi, la nuit dans le même hôtel, près de moi et de l'Amiral.

Nous nous réunissons dans un café et mettons au point la dernière partie de notre voyage.

Toujours séparés, nous prenons le " tortillard " St-Tropez – St-Raphaël où nous arrivons vers midi. Nous avons un train pour MARSEILLE à 15 heures. Sans tickets de pain, nous nous contentons de déguster des quantités considérables de coquillages arrosés d'un bon rosé du pays.

Un petit tour à la gare en promeneur pour s'assurer qu'il n'y a pas de contrôle d'identité...

Nous arrivons enfin à MARSEILLE vers 18 heures et nous nous retrouvons sans incident dans un petit bar du Bd. d'Athènes. Notre joie est maintenant complète. Nous savourons, sans fausse modestie, la satisfaction du devoir accompli. Il n'est plus question de chercher des appuis, un hôtel : je suis dans le fief de T.R. 115 presque le mien et où j'ai des amis sûrs.

Notre estomac crie famine et les trois mousquetaires se retrouvent dans un restaurant ne payant pas de mine mais où l'arrière salle recèle des trésors gastronomiques.

Nous faisons honneur à un menu plantureux et bien arrosé. En addition, + M. PERRIER + (Pseudo du Chef du SSM/TR : P. PAILLOLE) un nous chicanera pas...

Pendant le repas, je fais un vaste tour d'horizon avant de décider où nous passerons notre première nuit marseillaise... Mon choix s'arrête sur mon vieux camarade de Régiment, l'inspecteur GROS des Renseignements Généraux qui habitait vers le quartier des Chûtes-Lavie, loin du Centre... J'étais absolument sûr de son patriotisme et de son amitié . Nous pensons un taxi pour la rue Jean Dussert... Il est 22 heures passées ... Pas de lumière ... CAILLOT et BROWN me laissent aller seul prendre contact avec mon ami... Je laisse imaginer la stupeur joyeuse de ce dernier qui savait que j'étais au Maroc : Sa femme partage sa joie. Je le mets rapidement au courant de notre arrivée l'occasion de lui rendre ici l'hommage qu'il mérite. Pas une seconde d'hésitation : Cinq minutes après, nous sommes tous installés chez lui, les lits sont dédoublés et nous nous endormons réconfortés et reconnaissants de cet accueil qui, pour moi, ne faisait aucun doute.

9 Février.

Nuit excellente. Ma cheville va mieux. Encore 24 heures de repos et de soins et elle sera rétablie. Réveil dans la bonne humeur générale, copieux petits déjeuners. Rien entendu, nos amis sont avides de renseignements sur la situation en Afrique du Nord et sur notre équipée. Nous combions leur curiosité si légitime et nous accueillons avec une modestie toute relative leurs félicitations.

GROS se met, bien entendu, à notre entière disposition avec enthousiasme. Ses fonctions d'Inspecteur aux Renseignements Généraux vont nous aider considérablement et aplanir bien des difficultés. Nous sommes dotés de nouvelles cartes d'alimentation et d'identité que GROS fait signer à son chef. Un reconnement des cartes d'alimentation venait d'avoir lieu. Toutes les cartes devaient mentionner ce contrôle et être jointes à la carte d'identité à toute réquisition.

10 Février.

Je dois au plus tôt prendre contact avec le Chef du T.R. 115, mon ancien " patron ", j'ai nommé " GEORGES-HENRY ".

Laissant BROWN dans un café à proximité du Bd. Perrier et accompagné seulement de CAILLOT, je me dirige vers la " Société d'Entreprise des Travaux Ruraux du Sud " (T.R.).

" GEORGES-HENRY" est souriens. Depuis le 8 Novembre 1942, certaines mesures ont été prises : les archives transportées en Lozère; le personnel, les agents et les H.C. mutés en nouvelles identités, Des éléments de choix, le Capitaine M. et le Lieutenant L. sont venus renforcer le poste; de nouveaux agents et H.C. ont été recrutés, des bureaux clandestins sont utilisés.

Dès l'occupation de la zone Sud, le S.D. à MARSEILLE et l'OVRA dans la région de NICE, ont procédé à de nombreuses arrestations, mais T.R. 115 a pu passer entre les mailles du filet et continuer à fonctionner malgré les difficultés. Les mesures prises en vue de donner leur mesure ... Des reconnaissances de points de débarquement ont été effectuées entre St-TROPEZ et CAGNES-SUR-MER.

Les liaisons radio avec LONDRES et ALGER se sont pas normalement établies. La Poste ne dispose pas d'appareils radio modernes et peut difficilement transmettre les renseignements qu'il recueille.

Par la fenêtre de son bureau " GEORGES-HENRY " aperçoit les nouveaux locataires de l'immeuble voisin, le 51 Bd. Perrier où la FELDGENDARMERIE vient de s'installer ... Ce voisinage compromettant pourra-t-il se prolonger longtemps ?

Un coup de sonnette violent vient interrompre ces méditations .....

Deux messagers qui n'ont pas voulu indiquer leurs noms demandent à être reçus par " M. GEORGES-HENRY " qui, après avoir hésité, décide de recevoir ses inquiétants visiteurs... Va-t-il se trouver en présence d'agents du S.D. ou de l'OVRA ?

Et c'est " GILBERT " (pseudo de GUILLAUME lorsqu'il travaillait en 1940 au T.R. 115) qui fait son apparition avec " LA CALLE " (pseudo de CAILLOT).

J'ai un magnifique Sextre, une petite moustache fine, un charmant nœud papillon et des lunettes teintées... Mais ma voix est familière aux oreilles de " GEORGES-HENRY " et dans une joie éclatante nous nous donnons l'accolade.

Je présente CAILLOT et après un bref récit de nos aventures, accueil avec amitié, nous rentrons dans le vif du sujet : " GEORGES-HENRY " m'accorde avec une joie débordante l'entrevue de ce que nous apportons - Postes émetteurs - Codes - Fonds - Instructions, etc. et, ce qui est plus particulièrement précieux, les encouragements du Colonel RIVET et de " M. PERRIER ", ainsi que l'assurance que T.R, désormais directement rattaché au Commandement en chef français, continuera jusqu'à la Victoire.

Des heures durant, " GEORGES-HENRY " ne se lasse pas de nous interroger. CAILLOT avec qui il a sympathisé tout de suite, lui apporte les éléments techniques indispensables au rétablissement immédiat des liaisons radio.

Nous prenons rendez-vous l'après-midi au café Saillard où nous présentons BROWN, troisième passager clandestin du " CASABIANCA ".

11 et 12 Février.

Le problème le plus urgent à résoudre est la récupération des précieuses valises.

L'indispensable GROS nous établit la magnifique ordre de mission à en-tête des Renseignements Généraux prescrivant des recherches sur les menées anti-nationales du sieur Yves MORANDAT, route de Belle- Isnard, et de perquisitionner en tous endroits utiles... Le choix du véhicule est vite arrêté. Avec la complicité de PFISTER, " GEORGES-HENRY " réquisitionne la voiture personnelle de... " PERRIER " qui avait été camouflée dans un garage de MARSEILLE, un magnifique cabriolet Citroën.

" GEORGES-HENRY ", accompagné de BROWN, se charge de l'opération pendant que GROS et moi commençons le recrutement d'amis sûrs pour camouffler les postes, héberger le tiré qui doit se dissocier, établir les liaisons, etc.

Le voyage aller s'effectue sans incident : à la sortie de MARSEILLE, sur la route de TOULON, un Feldgendarme bonhomme laisse passer les voyageurs sans les arrêter. Il en sera de même pour la traversée de TOULON. Fausse alerte après avoir dépassé HYERES, sur la route de St-TROPEZ, à la limite de la zone d'occupation italienne. Un carabinier arrête la voiture. Contrôle des pièces d'identité par le Chef de Poste. Tout paraît en règle.

" GEORGES-HENRY " présente son ordre de mission et explique qu'il se rend à St-TROPEZ pour perquisitionner chez des " Gaullistes ". Il prévient qu'il repassera dans le courant de l'après-midi. Il espère, dit-il, qu'il pourra présenter le matériel et les documents saisis.

Par COGLIN, St-TROPEZ et RAMATUELLE, " GEORGES-HENRY " et BROWN arrivent au Cap CAMARAT. BROWN retrouve assez vite l'endroit où le matériel a été camouflé. Pendant que " GEORGES-HENRY " fait le guet, BROWN récupère les valises qui sont aussitôt stockées dans le coffre de la voiture; le chargement est si important qu'il est impossible de refermer le coffre.

" GEORGES-HENRY " et BROWN, toujours dans la voiture de " PERRIER " - PAILLOLE " représentant la route de MARSEILLE; ils croisent quelques soldats ennemis sans éveiller leur méfiance et c'est l'arrivée aux Poste de Contrôle Italien.

BROWN serait d'avis (toujours l'esprit " commando ") de brûler la politesse aux carabiniers... " GEORGES-HENRY " l'en dissuade et c'est tout propos qu'il annonce au Chef de Poste le résultat brillant de la perquisition en désignant d'un coup d'oeil complice le matériel... saisi (?) Félicitations .. échange de propos aimables sur l'amitié franco-italienne, cigarettes (pas celles du "Casabianca ") et c'est la dernière étape pour MARSEILLE où, à l'entrée de la ville, GROS, à bord d'une voiture des Renseignements Généraux, assure la Sécurité et fait une escorte d'honneur à la voiture du Chef du C.E. Français.

Le soir même, un poste émetteur est installé au domicile de GROS et après quelques essais, notre technicien CAILLOT établit la première liaison T.R. ; 100% française, sans intermédiaire, entre le Commandement en chef français et la Métropole. Le poste fonctionnera une dizaine de jours encore chez lui, R. ayant succédé à CAILLOT pour les émissions. Le poste fut ensuite transféré à l'autre bout de la ville, au quartier Vauban, chez le Docteur P., ami de GROS. Les voitures gazogénétiques allemandes sillonnaient les environs, et les voisins commençaient à trouver drôle cette activité insolite.

Il n'est pas sans intérêt de constater que le capitaine-docteur P. est un ami de " GEORGES-HENRY " et dans une joie éclatante nous nous donnons l'accolade.

Mais il fallait songer à récupérer notre matériel et à le mettre en lieu sûr. Le " CASABIANCA " devant venir nous rechercher entre les 3 et le 5 Mars ... Catastrophe : la ligne de démarcation ayant été supprimée, les agences de voyages et gares avaient été envahies ... Je n'avais pas de place pour MARSEILLE avant trois semaines. Sur ma demande " YOUNG " après quelques hésitations - bien compréhensives – me rédigea un Ordre de Mission et m'accompagna à la Gare de Lyon... Il s'adressa à un Officier allemand, Commissaire Militaire, qui nous fit escorter par un Feldgendarme.

Les wagons réservés à la Wermacht étaient tous occupés. Le Feldgendarme s'adressa à une s souris grise s qui occupait un compartiment de 1ère classe avec 4 Officiers et une autre souris grise ...

A ma grande stupéfaction, cette dernière, sur un magnifique, me céda sa place après avoir enlevé sa valise et mallte le wagon ... Le Feldgendarme me salua militairement devant que " YOUNG ", pas très rassuré, prenait congé de moi ...

Je plaçais ma valise dans le filet et pris place dans le compartiment ...

Je ne voudrais pas paraître fanfaron rétrospectivement, mais j'avoue très sincèrement que, de cette situation, je ne sentais que le côté cocasse, sportif. Aucune crainte, et si mon coeur battait un peu plus vite, c'est d'un orgueil un peu puéril à la pensée de la bonne histoire à raconter aux copains ... ce que je fais aujourd'hui...

L'AFAT allemande, qui me fait face, m'adresse quelques mots en allemand ... il fallait bien s'y attendre et je ne suis pas pris au dépourvu.. Je ne peux que lui répondre « Franzose » et quelque chose d'intelligible qui signifie pour moi " je ne comprends pas l'allemand "; Les Officiers allemands, jusqu-là assez indifférents, tendent l'oreille.

Mais mon interlocuteur parle un français correct et je peux lui expliquer ma présence dans ce compartiment : je prends la personnalité de mon brave " YOUNG " qui, comme façade de mon activité secrète, vendait du champagne et des liqueurs, et approvisionnait les cercles et cabarets réservés aux Officiers du REICH.

Mes explications ont l'air d'être satisfaisantes. Je sens nettement chez les deux Officiers allemands, qui me font face, une sorte de mépris pour ce Français trafiquant et collaborateur. Qu'importe : je ne suis pas vexé et me plonge dans la lecture de tous les journaux collaborateurs dont j'ai fait ample provision.

Vers minuit, ces messieurs sortent de leurs sacs un appétissant assortiment : pain blanc, charcuterie, fromage ... Il ne sait difficile de rester impassible, ma dignité me fait refuser la salive qui monte à ma gorge ... Mais la collaboration n'est pas un vain mot et quelques minutes après, je vais muni d'un kolossal sandwich que je dévore sans remords ... Une politesse en vaut une autre; je mets ma valise sur mes genoux, j'en extrais une bouteille de champagne, « échantillon non sans valeur - et j'offre une tournée générale ... Sous les actes d'achantillons de mes produits et les papeasses publicitaires, le " courrier d'Alger " n'a jamais été autant en sécurité et je savoure pleinement ces moments délicieux ...

A l'ancienne ligne de démarcation, arrêt. Notre compartiment n'est pas contrôlé... Malgré tout, je ne dors pas et veux me griffoter pas ma précieuse carpaiion ... A TARASCON, les Officiers allemands changent de train pour la direction de MONTPELLIER ou NIMES, après m'avoir serré cordialement la main.

RETOUR en ZONE SUD

Enfin MARSEILLE : La valise est mise en lieu sûr, après avoir rendu compte à " GEORGES-HENRY " de mon séjour à PARIS.

Du 20 au 28 Février.

Je revois " GEORGES-HENRY " qui est particulièrement satisfait : grâce à CAILLOT, tous les postes marchent parfaitement bien et le recrutement de techniciens, de chiffreurs et d'agents de liaison s'est accentué; GROS ne se contente pas d'apporter les ressources de sa situation officielle aux Renseignements Généraux, il " débauche " encore des inspecteurs dont l'un, GAUDE, rendra des services éminents.

Madame GROS est mise à contribution et s'acquitterra de ses fonctions un peu spéciales avec un sang-froid et un courage bien tarivement récompensés ... C'est encore GROS qui recrutera l'ami GRAVA que j'ai eu le grand plaisir de revoir le 2 Juillet 1955 dans la cour de la prima d'OTTOU, devant une bouillabaisse dont la renommée a déjà franchi les limites de la Provence.

Cétnes encore PERPIGNE, chemnizer rue de Rome, dont la cave abrita nos postes émetteurs, M. et Mme IMBERT, qui se dévouèrent sans restriction, combien d'autres, tels le petit GEORGES, jeune titi marseillais à la bonne humeur communicative, infatigable agent de liaison et providentiel porteur de bagages pour les passagers du " tube "(Ndlr : le sous-marin). Sa modestie et son désintéressement font que, plus de dix ans après ses aventures, sa boutonnière demeure toujours vierge du moindre ruban...

Fin Février. Il faut songer au départ.

CAILLOT, après ses pérégrinations à travers la France, a rejoint, lui aussi, MARSEILLE.

" GEORGES-HENRY " nous met au courant des nouvelles d'ALGER. C'est maintenant officiel : le " CASABIANCA " doit venir nous prendre le 3 Mars à 22 heures à l'emplacement même où nous avons débarqué.

Des recommaissances ont eu lieu à plusieurs reprises pour s'assurer que cette zone était toujours praticable ... Le Capitaine B., pêcheur aussis, sinon habile, s'est multiplié entre le Cap LARDIER et le Cap CAMARAT, avec St-TROPEZ comme P.C.

1er et 2 Mars.

Activité intense au P.C. de T.R. 115. Le courrier émanant des autres postes et gîtané par les soins de " VERNEUIL ", est arrivé classé, trié, emballé. Celui de " GEORGES-HENRY " est prêt. L'ensemble est répartí entre plusieurs valises ou sacs tyrolens. Quelques documents, particulièrement secrets, sont camouflés dans des tubes dentifrices ou crème à raser, dans de banales trousses de toilette, à l'intérieur de semelles de souliers, etc...

3 Mars.

Veillée d'armes : Les passagers seront, en dehors de CAILLOT et de moi-même : - le Colonel BONOTEAU, ancien collaborateur du Colonel d'ALES et délégué du Général FREBE, commandant l'ORA. - Le Capitaine B. du T.R, - réclamé par " PERRIER - PAILLOLE ".

Le "Docteur" (qui n'est autre que le Général ARLABOSSE) devait faire partie du voyage, mais, retardé, ne pourra être rendu à temps au rendez-vous.

Nous serons accompagnés sur les lieux à plusieurs reprises pour s'assurer que cette zone était toujours praticable ... Le Capitaine B., pêcheur aussis, sinon habile, s'est multiplié entre le Cap LARDIER et le Cap CAMARAT, avec St-TROPEZ comme P.C.

Inutile de dire que, malgré ma cheville endolorie, je quittai l'hôtel non sans qu'une surprise de taille me soit réservée. La patronne, qui me voyait marcher péniblement, me demanda où j'allais ? Lui ayant indiqué : MARSEILLE, elle me proposa tout simplement de monter dans la voiture d'un Amiral allemand qui venait de visiter l'usine de torpilles de St-TROPEZ et qui avait passé la nuit dans la chambre voisine. J'avoue regretter encore que la présence de mes complices ne m'ait pas permis cette cocasse aventure.

A mon grand étonnement, j'appris par CAILLOT et BROWN qu'ils avaient, après réflexion, passé, eux aussi, la nuit dans le même hôtel, près de moi et de l'Amiral.

Nous nous réunissons dans un café et mettons au point la dernière partie de notre voyage.

Toujours séparés, nous prenons le " tortillard " St-Tropez – St-Raphaël où nous arrivons vers midi. Nous avons un train pour MARSEILLE à 15 heures. Sans tickets de pain, nous nous contentons de déguster des quantités considérables de coquillages arrosés d'un bon rosé du pays.

Un petit tour à la gare en promeneur pour s'assurer qu'il n'y a pas de contrôle d'identité...

Nous arrivons enfin à MARSEILLE vers 18 heures et nous nous retrouvons sans incident dans un petit bar du Bd. d'Athènes. Notre joie est maintenant complète. Nous savourons, sans fausse modestie, la satisfaction du devoir accompli. Il n'est plus question de chercher des appuis, un hôtel : je suis dans le fief de T.R. 115 presque le mien et où j'ai des amis sûrs.

Notre estomac crie famine et les trois mousquetaires se retrouvent dans un restaurant ne payant pas de mine mais où l'arrière salle recèle des trésors gastronomiques.

Nous faisons honneur à un menu plantureux et bien arrosé. En addition, + M. PERRIER + (Pseudo du Chef du SSM/TR : P. PAILLOLE) un nous chicanera pas...

Pendant le repas, je fais un vaste tour d'horizon avant de décider où nous passerons notre première nuit marseillaise... Mon choix s'arrête sur mon vieux camarade de Régiment, l'inspecteur GROS des Renseignements Généraux qui habitait vers le quartier des Chûtes-Lavie, loin du Centre... J'étais absolument sûr de son patriotisme et de son amitié . Nous prenons un taxi pour la rue Jean Dussert... Il est 22 heures passées ... Pas de lumière ... CAILLOT et BROWN me laissent aller seul prendre contact avec mon ami... Je laisse imaginer la stupeur joyeuse de ce dernier qui savait que j'étais au Maroc : Sa femme partage sa joie. Je le mets rapidement au courant de notre arrivée l'occasion de lui rendre ici l'hommage qu'il mérite. Pas une seconde d'hésitation : Cinq minutes après, nous sommes tous installés chez lui, les lits sont dédoublés et nous nous endormons réconfortés et reconnaissants de cet accueil qui, pour moi, ne faisait aucun doute.

9 Février.

Nuit excellente. Ma cheville va mieux. Encore 24 heures de repos et de soins et elle sera rétablie. Réveil dans la bonne humeur générale, copieux petits déjeuners. Rien entendu, nos amis sont avides de renseignements sur la situation en Afrique du Nord et sur notre équipée. Nous combions leur curiosité si légitime et nous accueillons avec une modestie toute relative leurs félicitations.

GROS se met, bien entendu, à notre entière disposition avec enthousiasme. Ses fonctions d'Inspecteur aux Renseignements Généraux vont nous aider considérablement et aplanir bien des difficultés. Nous sommes dotés de nouvelles cartes d'alimentation et d'identité que GROS fait signer à son chef. Un reconnement des cartes d'alimentation venait d'avoir lieu. Toutes les cartes devaient mentionner ce contrôle et être jointes à la carte d'identité à toute réquisition.

10 Février.

Je dois au plus tôt prendre contact avec le Chef du T.R. 115, mon ancien " patron ", j'ai nommé " GEORGES-HENRY ".

Laissant BROWN dans un café à proximité du Bd. Perrier et accompagné seulement de CAILLOT, je me dirige vers la " Société d'Entreprise des Travaux Ruraux du Sud " (T.R.).

" GEORGES-HENRY" est souriens. Depuis le 8 Novembre 1942, certaines mesures ont été prises : les archives transportées en Lozère; le personnel, les agents et les H.C. mutés en nouvelles identités, Des éléments de choix, le Capitaine M. et le Lieutenant L. sont venus renforcer le poste; de nouveaux agents et H.C. ont été recrutés, des bureaux clandestins sont utilisés.

Dès l'occupation de la zone Sud, le S.D. à MARSEILLE et l'OVRA dans la région de NICE, ont procédé à de nombreuses arrestations, mais T.R. 115 a pu passer entre les mailles du filet et continuer à fonctionner malgré les difficultés. Les mesures prises en vue de donner leur mesure ... Des reconnaissances de points de débarquement ont été effectuées entre St-TROPEZ et CAGNES-SUR-MER.

Les liaisons radio avec LONDRES et ALGER se sont pas normalement établies. La Poste ne dispose pas d'appareils radio modernes et peut difficilement transmettre les renseignements qu'il recueille.

Par la fenêtre de son bureau " GEORGES-HENRY " aperçoit les nouveaux locataires de l'immeuble voisin, le 51 Bd. Perrier où la FELDGENDARMERIE vient de s'installer ... Ce voisinage compromettant pourra-t-il se prolonger longtemps ?

Un coup de sonnette violent vient interrompre ces méditations .....

Deux messagers qui n'ont pas voulu indiquer leurs noms demandent à être reçus par " M. GEORGES-HENRY " qui, après avoir hésité, décide de recevoir ses inquiétants visiteurs... Va-t-il se trouver en présence d'agents du S.D. ou de l'OVRA ?

Et c'est " GILBERT " (pseudo de GUILLAUME lorsqu'il travaillait en 1940 au T.R. 115) qui fait son apparition avec " LA CALLE " (pseudo de CAILLOT).

J'ai un magnifique Sextre, une petite moustache fine, un charmant nœud papillon et des lunettes teintées... Mais ma voix est familière aux oreilles de " GEORGES-HENRY " et dans une joie éclatante nous nous donnons l'accolade.

Je présente CAILLOT et après un bref récit de nos aventures, accueil avec amitié, nous rentrons dans le vif du sujet : " GEORGES-HENRY " m'accorde avec une joie débordante l'entrevue de ce que nous apportons - Postes émetteurs - Codes - Fonds - Instructions, etc. et, ce qui est plus particulièrement précieux, les encouragements du Colonel RIVET et de " M. PERRIER ", ainsi que l'assurance que T.R, désormais directement rattaché au Commandement en chef français, continuera jusqu'à la Victoire.

Des heures durant, " GEORGES-HENRY " ne se lasse pas de nous interroger. CAILLOT avec qui il a sympathisé tout de suite, lui apporte les éléments techniques indispensables au rétablissement immédiat des liaisons radio.

Nous prenons rendez-vous l'après-midi au café Saillard où nous présentons BROWN, troisième passager clandestin du " CASABIANCA ".

11 et 12 Février.

Le problème le plus urgent à résoudre est la récupération des précieuses valises.

L'indispensable GROS nous établit la magnifique ordre de mission à en-tête des Renseignements Généraux prescrivant des recherches sur les menées anti-nationales du sieur Yves MORANDAT, route de Belle- Isnard, et de perquisitionner en tous endroits utiles... Le choix du véhicule est vite arrêté. Avec la complicité de PFISTER, " GEORGES-HENRY " réquisitionne la voiture personnelle de... " PERRIER " qui avait été camouflée dans un garage de MARSEILLE, un magnifique cabriolet Citroën.

" GEORGES-HENRY ", accompagné de BROWN, se charge de l'opération pendant que GROS et moi commençons le recrutement d'amis sûrs pour camouffler les postes, héberger le tiré qui doit se dissocier, établir les liaisons, etc.

Le voyage aller s'effectue sans incident : à la sortie de MARSEILLE, sur la route de TOULON, un Feldgendarme bonhomme laisse passer les voyageurs sans les arrêter. Il en sera de même pour la traversée de TOULON. Fausse alerte après avoir dépassé HYERES, sur la route de St-TROPEZ, à la limite de la zone d'occupation italienne. Un carabinier arrête la voiture. Contrôle des pièces d'identité par le Chef de Poste. Tout paraît en règle.

" GEORGES-HENRY " présente son ordre de mission et explique qu'il se rend à St-TROPEZ pour perquisitionner chez des " Gaullistes ". Il prévient qu'il repassera dans le courant de l'après-midi. Il espère, dit-il, qu'il pourra présenter le matériel et les documents saisis.

Par COGLIN, St-TROPEZ et RAMATUELLE, " GEORGES-HENRY " et BROWN arrivent au Cap CAMARAT. BROWN retrouve assez vite l'endroit où le matériel a été camouflé. Pendant que " GEORGES-HENRY " fait le guet, BROWN récupère les valises qui sont aussitôt stockées dans le coffre de la voiture; le chargement est si important qu'il est impossible de refermer le coffre.

" GEORGES-HENRY " et BROWN, toujours dans la voiture de " PERRIER " - PAILLOLE " représentant la route de MARSEILLE; ils croisent quelques soldats ennemis sans éveiller leur méfiance et c'est l'arrivée aux Poste de Contrôle Italien.

BROWN serait d'avis (toujours l'esprit " commando ") de brûler la politesse aux carabiniers... " GEORGES-HENRY " l'en dissuade et c'est tout propos qu'il annonce au Chef de Poste le résultat brillant de la perquisition en désignant d'un coup d'oeil complice le matériel... saisi (?) Félicitations .. échange de propos aimables sur l'amitié franco-italienne, cigarettes (pas celles du "Casabianca ") et c'est la dernière étape pour MARSEILLE où, à l'entrée de la ville, GROS, à bord d'une voiture des Renseignements Généraux, assure la Sécurité et fait une escorte d'honneur à la voiture du Chef du C.E. Français.

Le soir même, un poste émetteur est installé au domicile de GROS et après quelques essais, notre technicien CAILLOT établit la première liaison T.R. ; 100% française, sans intermédiaire, entre le Commandement en chef français et la Métropole. Le poste fut ensuite transféré à l'autre bout de la ville, au quartier Vauban, chez le Docteur P., ami de GROS. Les voitures gazogénétiques allemandes sillonnaient les environs, et les voisins commençaient à trouver drôle cette activité insolite.

Il n'est pas sans intérêt de constater que le capitaine-docteur P. est un ami de " GEORGES-HENRY " et dans une joie éclatante nous nous donnons l'accolade.

Mais il fallait songer à récupérer notre matériel et à le mettre en lieu sûr. Le " CASABIANCA " devant venir nous rechercher entre les 3 et le 5 Mars ... Catastrophe : la ligne de démarcation ayant été supprimée, les agences de voyages et gares avaient été envahies ... Je n'avais pas de place pour MARSEILLE avant trois semaines. Sur ma demande " YOUNG " après quelques hésitations - bien compréhensives – me rédigea un Ordre de Mission et m'accompagna à la Gare de Lyon... Il s'adressa à un Officier allemand, Commissaire Militaire, qui nous fit escorter par un Feldgendarme.

Les wagons réservés à la Wermacht étaient tous occupés. Le Feldgendarme s'adressa à une s souris grise s qui occupait un compartiment de 1ère classe avec 4 Officiers et une autre souris grise ...

A ma grande stupéfaction, cette dernière, sur un magnifique, me céda sa place après avoir enlevé sa valise et mallte le wagon ... Le Feldgendarme me salua militairement devant que " YOUNG ", pas très rassuré, prenait congé de moi ...

Je plaçais ma valise dans le filet et pris place dans le compartiment ...

Je ne voudrais pas paraître fanfaron rétrospectivement, mais j'avoue très sincèrement que, de cette situation, je ne sentais que le côté cocasse, sportif. Aucune crainte, et si mon coeur battait un peu plus vite, c'est d'un orgueil un peu puéril à la pensée de la bonne histoire à raconter aux copains ... ce que je fais aujourd'hui...

L'AFAT allemande, qui me fait face, m'adresse quelques mots en allemand ... il fallait bien s'y attendre et je ne suis pas pris au dépourvu.. Je ne peux que lui répondre « Franzose » et quelque chose d'intelligible qui signifie pour moi " je ne comprends pas l'allemand "; Les Officiers allemands, jusqu-là assez indifférents, tendent l'oreille.

Mais mon interlocuteur parle un français correct et je peux lui expliquer ma présence dans ce comp

Un heros du CE francais raconte le capitaine MORANGE du T.R. 115 (2)

Category: Europe de l'Ouest,Extraits de bulletin,Services allemands
29 octobre 2021

Vous chercherez à vous évader, j'y veillerai et vous ne vous évaderez pas! »… *Ainsi DUNKER-DELAGE du S.I.P.O.-S.D. de MARSEILLE prévenait notre camarade MORANGE, chef du poste T.R.115 (GLAÏEUL) qu'il avait arrêté le 11 décembre 1943, grâce à la trahison d'un important membre du groupe « COMBAT », Jean MULTON alias LUNEL. Après avoir été blessé et abominablement torturé, MORANGE est finalement incarcéré à la prison des BAUMETTES à MARSEILLE. Une seule idée le hante : s'évader, rejoindre ses camarades, reprendre le combat.*

par Roger MORANGE

I – TRANSFERT DE MARSEILLE A COMPIÈGNE : VELLÉITÉ D'ÉVASION

Le 30 mai 1944, grand branle-bas dans les couloirs des Baumettes : galopade de bottes ferrées, vociférations de S.S., portes qui claquent. C'est un transfert qui se prépare. Attachés deux par deux à la même menotte, nous sommes poussés sans ménagement dans des camions militaires, qui stationnent, moteur en marche, dans la cour de la prison.

Le jour se lève à peine. La traversée de MARSEILLE jusqu'à la gare Saint-Charles n'attire pas l'attention des civils malgré l'importance du convoi, une vingtaine de camions, plus des voitures d'escorte. L'installation dans les wagons de 3° classe se fait avec ordre, sans hurlements et dans un confort inespéré puisque tout le monde est assis.

Dans chaque compartiment, stationne un Feldgendarme, la mitraillette suspendue en travers de la poitrine; le nôtre a l'air bonasse et somnolent. Je me suis assis près de la portière, à tout hasard. Je sais qu'on peut faire glisser les menottes, si elles ne sont pas trop serrées, en enduisant le poignet de mousse de savon. Une fois détaché, il faudra profiter de l'assoupissement du gardien pour ouvrir brusquement la portière et sauter en marche à l'occasion d'un ralentissement du train.

Le savon, je l'ai dans la poche. Il y a deux difficultés d'une part ma menotte est très serrée, et, d'autre part, mon compagnon d'attache n'est guère tenté par l'aventure. Je demande au gardien l'autorisation d'aller aux toilettes. Il me détache sans objection. Quand je reviens à ma place, je rattache ma menotte sous ses yeux, en prenant bien soin de la laisser peu serrée. A cagnarder sur le côté, je fais mousser le savon avec un peu de salive. Je frotte discrètement mon poignet. Au premier essai, la menotte glisse le long de ma main et me libère de mon compagnon.

Ce dernier me regarde avec inquiétude, mais nous finissons par convenir qu'il jouera l'innocente surprise du dormeur qui ne s'est rendu compte de rien. Il ne reste plus qu'à guetter

un ralentissement du train, car le gardien s'est assoupi, comme je l'espérais. Hélas, le convoi prend de la vitesse, 80, 90, 100 km/h : sauter à cette allure me paraît insensé. Puis, il ralentit à nouveau. Je reprends espoir. Le ralentissement devient freinage et le train s'arrête en gare de Valence. Nouveaux hurlements de S.S. : c'est un contrôle.

Tous les prisonniers sont comptés, les menottes vérifiées et uniformément resserrées. De moi-même et au grand soulagement de mon compagnon de chaîne, j'ai dû replacer ma menotte avant d'être vérifié, et soigneusement la resserrer. Inutile de recommencer mon savonnage.

Arrivé vers la fin de l'après-midi à PARIS, gare de Lyon, où, sous les yeux de centaines de voyageurs de banlieue, notre défilé misérable, ne donne lieu à aucune sorte de compassion. Pour des civils méfiants, nourris de propagande nazie, notre mauvaise mine nous assimile à ces terroristes redoutés de tout honnête citoyen.

Pour marquer la couleur, quelques-uns d'entre nous amorcent une « Marseillaise », qui sombre immédiatement sous les coups des gardiens. Embarquement en camion, traversée de Paris, Le Bourget, Senlis, Compiègne. Vers la fin de cette belle journée de printemps, nous sommes déposés sans nouvelles brutalités au camp de concentration de ROYALLIEU

II. — CINQ JOURS DE VACANCES A ROYALLIEU

Quel changement pour des détenus qui étaient depuis des mois entassés dans le noir à cinq ou six par cellule.

Le camp de Royallieu, à la sortie sud de Compiègne, offre de l'air, de l'espace et même des distractions. En dehors des petites corvées journalières, chacun peut se déplacer librement, d'une baraque à l'autre, pour bavarder, jouer au ballon, faire de la gymnastique, assister à des matchs de boxe amateurs, ou simplement s'allonger au soleil.

Cette colonie de vacances d'un nouveau genre n'était qu'un piège. Royallieu était un centre de tri et de transit d'où partaient chaque semaine plusieurs convois de déportation vers l'Allemagne. Les Sybarites étaient d'ailleurs troublés dans leur euphorie par de grosses punaises qui infestaient les paillasses. Leurs frôlements insidieux désolaient notre sommeil. Nombre de détenus avaient « la gale du pain », plus ou moins infectieuse, et contre laquelle, des infirmiers improvisés luttaient de façon radicale.

Le patient, préalablement « mis à poil », était « raclé » des pieds à la tête avec des brosses à chiendent ; ces boutons mis à vif saignaient suffisamment pour évacuer les petits insectes, et une généreuse application de mercurochrome sur tout le corps complétait ce spectacle granguignolesque. L'opération était, paraît-il, moins douloureuse que spectaculaire.

Je n'ai pas pu vérifier cette affirmation. Avec quelques volontaires, nous avions fondé une chorale qui régalait notre baraquement de chants scouts alternant avec des chansons paillardes : « la digue du cul » ou « le bal de l'hôtel Dieu » succédaient sans transition au « vieux chalet » ou au « Montagnards ». Cette insouciante frivolité avait pour arrière-plan deux questions lancinantes : « que va-t-on faire de nous? », « pourra-t-on s'évader de Royallieu ou en cours de transfert vers l'Allemagne ? »

III. — PREPARATIFS D'ÉVASION

J'en étais là de mes réflexions, quand je fus abordé par un gaillard à carrure massive, au visage large éclairé par des yeux au regard direct, au poil noir et à l'allure un peu raide d'Eric VON STROHEIM, avec sa mentonnière.

Dans le cas de BIAGGI, — c'est son nom — il ne s'agit pas d'une mentonnière mais d'un corset, pour soutenir son bassin fracassé. Le 25 mai 1940, en effet, le sous-lieutenant BIAGGI, avec une pièce antichars et quelques hommes récupérés sur les fuyards, tenait tête à lui tout seul à une attaque de blindés allemands près de la BASSEE. Il reçoit dans le ventre une balle qui ravage les intestins et fait éclater l'articulation sacro-iliaque. L'ambulance d'une antenne chirurgicale légère le ramasse et le transporte à l'hôpital Saint- Sauveur de Lille, où les chirurgiens, surchargés par l'afflux des blessés, sont contraints de négliger les cas graves pour se consacrer aux urgences simples et récupérables (garrots et attelles par exemple).

Par hasard, un jeune médecin qui connaissait BIAGGI, le repère, prostré sur sa civière. Il le signale au médecin-chef, le célèbre professeur GAUDARD D'ALLENES : celui-ci décide l'opération immédiate, d'où le jeune officier sort débarrassé des principales esquilles et doté d'un anus artificiel. Il traîne ainsi douloureusement six semaines de grabataire, jusqu'à ce que les Allemands, qui occupent l'hôpital, le libèrent avec un lot d'éclopés considérés comme définitivement inaptes à tout service militaire.

Avec le respect dû au courage malheureux, le poste de garde de la Wehrmacht leur présente les armes, le jour du départ. BIAGGI est évacué sur CLERMONT-FERRAND, où il subira, pendant un an, une trentaine d'interventions chirurgicales pour récupérer, au fur et à mesure qu'elles se manifestent, les esquilles dispersées de son bassin éclaté. Le voici à peu près sur pied en octobre 1941. Il rentre à PARIS pour continuer ses études de droit. En 1942, son professeur M. LEBALLE le fait entrer à l'O.C.M. où il monte, avec quelques camarades de faculté, une filière d'évasion par l'Espagne.

Le 13 décembre 1943, BIAGGI et plusieurs autres sont arrêtés sur dénonciation d'un traître infiltré dans le réseau. Ce traître se distinguera encore au moment des combats de la libération de PARIS, en attirant dans le guet-apens du bois de Boulogne des jeunes gens qui y furent massacrés. Quant à BIAGGI, après avoir été détenu à Fresnes pendant trois mois, il avait été transféré au camp de Royallieu le 19 mars 1944, où il prône la lutte contre les nazis. Le révérend père RIQUET a pu dire : « Royallieu c'était le congrès permanent de la Résistance. » Effectivement, BIAGGI retrouve des camarades de la faculté et des compagnons de réseau. Il forme un petit groupe d'une quinzaine d'amis, décidés à s'évader au plus tôt pour rejoindre la Résistance. Ils sont aidés par les trois médecins français permanents du Camp qui veillent à ce qu'ils ne soient pas dispersés par les départs en convois vers l'Allemagne. Ils sont deux à prendre en main les préparatifs d'évasion: l'Abbé LE MEUR et BIAGGI. Chacun monte une filière différente, afin de doubler les chances.

L'Abbé LE MEUR, qui vient du réseau « LIBÉRATION NORD » a pu faire contacter, par un détenu alsacien, l'un des S.S. de garde à Royallieu. Ce dernier a très mauvais moral : depuis plusieurs semaines, il est sans nouvelles de sa famille qui habite BRÊME alors que les bombardements massifs des Alliés s'acharnent sur cette ville.

Elle sera anéantie par des tempêtes de feu : phénomène effroyable dû au tirage de l'air chaud

des incendies. Ce tirage crée des flammes géantes de plusieurs dizaines de mètres de haut. Elles sont accompagnées d'un souffle irrésistible vers le centre du foyer. Il aspire pêle-mêle, des voitures, des autobus, et, bien entendu, des dizaines de survivants mêlés aux sauveteurs. Le S.S. ignore ce comble d'horreur, mais il en sait assez pour être sensible aux propositions de l'envoyé de l'abbé LE MEUR. Le détenu alsacien feint de le plaindre. Il lui décrit le triste sort qui attend les gardiens de Camp de concentration lorsque les Alliés envahiront l'Allemagne. Le S.S. accepte l'issue proposée : aider une équipe de détenus à s'évader déserter avec eux et, abandonnant son uniforme, se planquer en civil dans un appartement où ses nouveaux « amis » le cacheront jusqu'à la Libération Pour prouver sa bonne foi, son interlocuteur lui propose de se rendre à une adresse à PARIS avec un petit mot pour la femme d'un détenu. Elle lui remettra de l'argent et un colis de ravitaillement; il pourra garder l'argent et lui rapporter le colis. Le S.S. accepte de faire cet essai et s'en trouve fort bien, car cette première mission lui rapporte cinq mille francs

Il récidive sur instruction de LE MEUR quelques jours plus tard; le nouveau colis contient cette fois une scie à métaux dans une baguette de pain. De son côté, BIA s'est entendu avec un homme de confiance des S.S. c'est un détenu français chargé de réceptionner les colis et de les distribuer à leurs destinataires. Il accepte d'établir une liaison avec l'extérieur, par le jeu des retours d'emballages.

Par ce canal, BIAGGI constitue un petit outillage utile (scies à métaux, tournevis). En réunissant leurs moyens, LE MEUR et BIAGGI se trouvent, au début de juin 1944, à la tête de trois scies à métaux. Ils décident alors de tenter « la belle » au prochain convoi, qui, d'après le SS, doit vider presque complètement le camp.

A remarquer que, lorsque BIAGGI m'a abordé pour la première fois, j'ignorais tout de ces projets. Il s'était renseigné il savait que j'étais un authentique officier d'active, artilleur et candidat à l'évasion. Lui se présenta comme un officier de réserve, cavalier et résistant.

Il me propose de me joindre au groupe qu'il a formé, en vue de nous échapper du train qui doit nous déporter prochainement en Allemagne. Avec les scies à métaux, on sciera dans la nuit le pêne de la porte coulissante du wagon et on sautera du train en marche. Naturellement, ça m'intéressait.

Mais qui est-il? Le premier jour nous avions échangé quelques propos sur nos relations respectives dans l'armée. Chose surprenante, car les officiers se reconnaissent plus ou moins entre eux.

Nous n'avons pu établir aucun repère commun, ce qui me laissa songeur. Nous nous quittâmes sur de bonnes paroles, nous promettant de nous revoir le lendemain.

Si c'était un provocateur? Je confie ma perplexité à un camarade et nous décidons d'en parler à l'abbé LE MEUR. Tout le camp le connaît et le respecte. On ne pouvait mieux tomber. Il nous engage vivement à participer à la tentative d'évasion collective « montée par BIAGGI ».

Comme il se doit, notre ecclésiastique se garde de révéler tous les détails. Il se contente de m'indiquer que le projet est sérieux, que l'équipe des candidats à l'évasion est formée et que lui-même en fait partie.

Plein d'espoir, je préviens aussitôt quelques camarades Philippe, Marchal et les deux radios, Cordogli et Bertrand. Ils sont volontaires pour ce saut dans, l'inconnu.

Nous n'avons guère le temps d'approfondir la question. Dès le lendemain, un pointage général du camp sélectionne environ deux mille détenus pour le convoi qui partira de COMPIÈGNE le 14 juin 1944. Quand je me présente devant le prisonnier, qui tient le registre d'inscription des partants, je vois que de nombreux noms, dont le mien, portent la mention N.N. Qu'est-ce que ça veut dire? Le prisonnier hausse les épaules avec indifférence.

Après la Libération, nous apprendrons que « Nacht und Nebel » signifie l'extermination en Allemagne, sans donner des nouvelles et sans laisser de traces.

Le 4 juin 1944, jour du départ, nous sommes réveillés à l'aube. On nous rend nos valises et la plupart des objets confisqués à l'arrivée. Une épaisse colonne par rangs de six se forme dans la cour. C'est alors un jeu vital pour nous de glisser à travers les rangs, malgré les récriminations des autres tenus et les hurlements des S.S., pour coller à BIAGGI et monter dans le même wagon que lui.

IV. — LE TRAIN DES DEPORTES

Les candidats à l'évasion étaient nombreux. Ce n'est pas sans inquiétude pour le secret de l'opération que nous les voyions, par dizaines se presser autour de nous. A la gare de COMPIÈGNE, une file de S.S. assez dense fait face à l'alignement des wagons de marchandises. Nous sommes poussés violemment à coups de gourdins dans chacun d'eux. Au fur et à mesure qu'il se remplit, les S.S. y entassent de nouveaux détenus.

Nous voici serrés, debout, les uns contre les autres. Avant de fermer la porte à glissière, un jeune S.S. vient nous haranguer dans le meilleur français : « Ceux qui ont des couteaux ou des outils quelconques, doivent les remettre immédiatement; sinon, ils seront sévèrement punis. Vous serez fouillés à l'arrivée.

Il y a, dans chaque convoi des " cons " qui se croient plus forts que les autres. Ils cherchent à s'évader et sont toujours repris. Au dernier convoi, il y en a eu quatre qui ont été fusillés. » Après cet exposé limpide, il nous fait distribuer un casse-croûte (pain, fromage, saucisson) et ferme la porte avec fracas.

BIAGGI relève aussitôt « le moral des troupes » « Vous avez entendu le SS : que pouvait-il dire d'autre? en réalité, au dernier convoi, ceux qui ont bénéficié de l'organisation d'évasion que nous avions constituée à Royallieu, s'en sont tirés admirablement. Ce sont eux qui nous ont fait parvenir les scies à métaux que nous avons avec nous. Celles-ci sortent alors de leur cachette l'une a remplacé une baleine du corset orthopédique de BIAGGI, l'autre a été fixée dans une semelle de soulier, la troisième préalablement entourée de sparadrap était logée dans l'anus du porteur.

Le train s'est mis en marche; il fait horriblement chaud dans l'atmosphère confinée du wagon. Sur ordre de l'abbé LE MEUR, on essaie de se caser en deux bordées, la moitié d'entre nous assis sur le plancher, l'autre moitié debout. L'espace manque. Finalement, tout le monde doit se tenir debout comprimé par les voisins.

L'aération devient vite insuffisante; elle provient de petites lucarnes en bout du wagon. Mais surtout, les besoins naturels se manifestent rapidement pour une centaine de personnes, nous ne disposons que d'une boîte de fer blanc à laquelle il est bien difficile d'accéder à travers cette foule compacte. La boîte est bientôt pleine; il faut alors se résoudre à tout faire en dessous de soi. Nous pataugeons dans l'ordure et la puanteur !

Dans un coin, un petit vieillard s'est effondré. Il délire en injuriant ses voisins. Pas d'eau à boire. Aux arrêts, quelques employés compatissants de la S.N.C.F. nous jettent des seaux d'eau à la volée, à travers les lucarnes. C'est une bataille pour accéder à ces quelques gouttes et l'abbé LE MEUR a fort à faire pour établir une maigre distribution au milieu des cris, des jurons, de la sueur et de la poussière. Le petit vieillard de soixante-dix-sept ans a été pris comme otage à la place de ses petits-fils réfractaires au S.T.O. A la fin d'une journée épuisante, il s'affale sur le côté. Il mourra le soir même. Notre convoi durant ces heures interminables a roulé lentement, s'est arrêté à plusieurs reprises. Il a effectué des manoeuvres diverses, en avant, en arrière. Il a stationné pendant de longs moments en plein soleil.

Nous n'avons aucune idée de l'endroit où nous sommes, lorsque vers minuit, BIAGGI veut organiser l'évasion proprement dite.

Auparavant, il lui faut « mâter » une mutinerie. Le wagon n'est pas uniquement peuplé de candidats à l'évasion. Il comporte deux parties à peu près égales, l'une formée de résistants prêts à tout pour s'évader, l'autre d'une horde de malfaisants, voleurs, maquereaux, faux policiers, pilleurs de Juifs et racaille en tout genre, sans compter des otages inconsolables.

Tout ce monde est fort peu disposé à subir des représailles quand nous aurons disparu « dans la nature ». Ils clament qu'ils ne nous laisseront pas faire, qu'au prochain arrêt, ils alerteront les S.S. Cet « os » imprévu crée un flottement. BIAGGI pourtant domine la situation. Il se faufile tant bien que mal au milieu de notre foule et « s'engueule » violemment avec les « rebelles » ; puis il revient vers nous et nous dit « On va leur faire le coup de la poussée. » En effet, notre « bloc » serré et déterminé « pousse » brutalement contre « les salopards », qui, au bord de l'étouffement crient grâce et jurent qu'ils vont « la boucler ». Effectivement, ils se tiendront cois.

V. — L'ÉVASION

C'est alors un mécanicien auto, MARTIN, qui manoeuvre la scie à métaux. Nous en avions trois, heureusement, car l'une s'est cassée, l'autre est tombée entre les rails, seule la troisième a fait le travail il s'agit de scier la targette en acier qui ferme la porte à glissière; la scie est tenue du bout des doigts. Il fait chaud, la sueur la fait glisser. Le travail est pénible; enfin, vers trois heures du matin, la targette est rompue.

MARTIN pousse légèrement la porte qui glisse sans effort. L'air pur et un rayon de lune pénètrent sur notre foule misérablement tassée. Il s'agit maintenant de fixer l'ordre des sauts. L'abbé LE MEUR fait office d'Agence Cook, la liste est délicate à dresser. Les premiers partants prennent le risque de l'innovation, les autres n'auront plus qu'à copier. Qui s'apercevra le premier de notre fuite? La sentinelle postée dans la cabine du serre-frein, sur le toit du wagon ou l'un des S.S. qui remplissent le wagon de voyageurs, en queue du train? Il y a en outre, une plateforme, avec mitrailleuse pour « fermer » le convoi. L'ancienneté et l'activité

dans le « complot » finissent par déterminer les priorités. Il y a soixante volontaires, car, finalement, une dizaine d'opposants à l'évasion se sont ralliés en voyant la porte s'ouvrir vers la Liberté.

Nous sommes répartis en une quinzaine de groupes de quatre, afin d'être moins repérable qu'une grande bande, mais aussi afin d'être suffisamment nombreux pour secourir les blessés. Le saut s'effectuera à une vitesse moyenne, entre 60 et 70 km/h. C'est dangereux!

Élevant la voix, BIAGGI nous explique la technique « Tu commences par te couvrir le plus possible (manteau, pull-over) pour te matelasser contre le choc. Il faut surtout t'enturbanner la tête, le mieux possible, pour te protéger contre une fracture du crâne. Tu t'allonges ensuite sur le marche pied qui court le long du wagon la tête tournée vers l'arrière du train. » En somme, on va partir les pieds en avant » a murmuré un humoriste. « Tu te mets sur le flanc droit, la poitrine face à la paroi du wagon. Tu pousses violemment sur les mains et les genoux pour ne pas rouler sous le wagon. Tu tombes sur le cul et tu es redressé par la vitesse qui te remet sur tes pieds »… C'est tout simple.

Nous l'écoutons avec respect et appréhension, la même appréhension que celle du para qui se lance dans le vide pour la première fois. Par la portière à demi entrouverte, nous voyons défiler le ballast à une allure peu attrayante. BIAGGI, désinvolte, ranime les coeurs tièdes : « C'est pas sorcier, c'est ce que font, tous les dimanches soir, bon nombre de Saint-Cyriens revenant de permission. Ils sont si bien entraînés que, lorsque le train passe en gare de Saint-Cyr sans s'arrêter, ils sont une dizaine à sauter. Ils n'abîment même pas leur capote d'uniforme. De toute façon, le premier groupe va sauter et vous n'aurez qu'à faire comme nous. »

L'ordre est donné par l'abbé LE MEUR — « Groupe n° 1, rapprochez-vous de la porte! » — « Groupe n° 2, préparez-vous! — « Capitaine MORANGE, voici la liste. Vous veillerez à l'ordre jusqu'à votre tour! » Le groupe n° 1 est formé de MARTIN, BIAGGI et de l'abbé LE MEUR.

MARTIN saute le premier. Il saute mal : il saute debout, oubliant les consignes de BIAGGI. Fauché par la vitesse il tombe la tête en avant sur le ballast et reste immobile. Mauvaise impression générale. L'abbé Le MEUR enlève sa soutane et la « baluchonne » autour de sa tête. Il se couche sur le marchepied comme indiqué, se tourne une dernière fois vers nous et cabriole sur le sol pendant quelques mètres, puis reste immobile. Est-il évanoui?

BIAGGI se présente alors, exécute impeccablement la manoeuvre. Il roule lourdement sur le sol et reste recroquevillé, les genoux au ventre. Cependant les observateurs notent avec soulagement que les trois chutes n'ont fait que peu de bruit couvertes par le roulement du train. Les S.S. n'ont pas tiré. Les sauts se succèdent alors à cadence à peu près régulière toutes les 30 secondes, soit tous les 500 mètres, si nous évaluons bien la vitesse à 60 km/h. Mais voici que le train ralentit. Il entre dans la gare de CHALONS-SUR-MARNE. La porte est refermée avec précaution.

Les S.S. n'inspectent le train qu'avec négligence, à moitié endormis. Il est trois heures du matin et ils ne découvrent rien. Lorsque le train repart, nous constatons qu'une vingtaine de prisonniers se sont déjà évadés. Il y a un peu plus d'espace dans le wagon. Les sauts reprennent sans ardeur. Ils finissent par se bloquer devant le refus de quelques-uns, impressionnés par l'immobilité qui fige chaque évadé dès qu'il a terminé sa culbute d'atterrissage.

Pour relancer le rythme, je répète les recommandations de BIAGGI sans autre résultat que de m'entendre crier : « Eh bien, vas-y donc, connard. » Me voilà moniteur d'un saut que je n'ai jamais pratiqué. Il n'y a pas de temps à perdre en parlottes. Le jour va se lever. J'ai pu m'emmitoufler dans un chandail épais. J'ai enfilé mon pardessus d'hiver. Autour de la tête, j'ai enroulé un autre chandail.La technique BIAGGI fait merveille. Après un formidable coup de pied au cul, suivi d'une cabriole assez longue, je me retrouve à plat ventre, face contre terre, tandis que le train défile à mes côtés. Tacata… tacata… Son rythme s'éloigne et la plateforme avec mitrailleuse tant redoutée disparaît dans un tournant. Je comprends alors cette immobilité qui inquiétait ceux qui allaient partir : elle était une réaction instinctive et salutaire pour ne pas attirer l'attention d'un S.S. moins somnolent que les autres. L'inspection démontre que je n'ai pas une égratignure; seul mon pantalon est déchiré. Quelle merveille de se sentir libre dans cette belle nature. Il est 4 heures, c'est le 5 juin 1944.

Un heros due CE francais raconte.. Le Capitaine Morange du T.R. 115 (1)

Category: Europe de l'Ouest,Extraits de bulletin,Renseignement,Services allemands
29 octobre 2021

Avant de nous quitter, il y a déjà plus d'un an, Roger Morange avait entrepris, dans le cadre d'une étude générale sur « les X. dans la Résistance » la préparation d'une thèse de doctorat d'État sur les activités du Contre- Espionnage français clandestin dans le Sud-Est de la France occupée.

Lui-même avait été en 1943 le chef de notre poste T.R. de Marseille : T.R. 115, puis Glaïeul.

Il avait bien voulu m'associer à ce vaste projet. Avec la méthode et la précision qui étaient dans sa nature, il fouillait les archives, les livres, creusait dans sa riche mémoire, appelait les témoignages. En dépit d'une santé qui chancelait, son travail avançait, toujours remis sur le chantier avec une obstination d'autant plus émouvante que nous sentions ses forces l'abandonner.

Hélas, il laisse une oeuvre inachevée mais d'une exceptionnelle valeur pour l'Histoire de nos Services. D'accord avec son épouse qui le secondait avec autant de dévouement que de compétence, nous n'avons pas voulu qu'elle tombe dans l'oubli. Avec elle nous avons pensé que ces souvenirs de Morange, ses observations, ses réflexions pouvaient non seulement enrichir notre patrimoine, mais encore — et peut-être surtout — servir utilement nos successeurs tant cet esprit curieux savait tirer les conséquences et les enseignements des événements et des faits dont il était l'acteur ou le témoin lucide.

Ainsi a été constitué un comité d'études chargé d'extraire à l'intention de notre Bulletin et des diverses instances nationales chargées de veiller à « cette sacrée Vérité », les bonnes feuilles de ce que l'on peut appeler les Mémoires de Roger Morange alias Mordant. Pour commencer

nous présentons le récit de son arrestation par la Gestapo de Marseille à la fin de 1943. Il sera suivi par celui de son interrogatoire et de son évasion. Cette publication vient à son heure, au lendemain du procès de Lyon et à la veille de la nouvelle procédure intentée à l'encontre de Klaus Barbie à propos de l'affaire Jean Moulin. On va retrouver dans le récit de notre camarade cet expert en trahison qu'était Jean Multon, alias Lunel, transfuge du groupe « Combat » arrêté le 28 avril 1943 par la Gestapo de Marseille et « retourné » sans grande difficulté par elle. C'est Multon qui est à l'origine des catastrophes qui se sont abattues sur la Résistance en 1943 : arrestations de Bertie Albrecht, collaboratrice d'Henri Frenay (fin mai 1943), du Général Delestraint, chef de l'armée secrète (9 juin 1943), de René Hardy (7 juin 1943) enfin, dont les conséquences furent si funestes. J'en passe. On va retrouver, face à Morange, le célèbre Dunker, dit Delage, homologue de Barbie à Marseille. Aussi cruel et prétentieux que le S.S. lyonnais — Lui aussi mentionné en 1944 dans nos listes de criminels nazis remises aux services français et alliés de sécurité, accolés aux grandes unités de débarquement. Il eut bien le sort qu'il méritait : il fut fusillé le 28 septembre 1947.

Situation du C.E. à Marseille en 1943 Avant de laisser la parole à Morange, il m'apparaît nécessaire de rappeler la situation générale de nos services en 1943. Depuis mai 1942 le commandant Laffont, alias Verneuil, a pris ma place à Marseille à la tête de notre organisation clandestine de C.E. offensif : le T.R. Je suis moi-même en charge de l'ensemble de nos services de sécurité offensifs (T.R.) et défensifs (S.M.). Ils sont en pleine évolution en raison de la répression allemande et des entraves de la police de Vichy.

L'activité croissante de l'Abwehr, celle de plus en plus envahissante du S.D. et de la Gestapo, l'imminence du débarquement allié en A.F.N., m'ont conduit à étoffer le T.R., en particulier en donnant à Verneuil deux collaborateurs supplémentaires d'une qualité exceptionnelle les capitaines Paul Bernard et Roger Morange. A Marseille, précisément, le poste T.R.115 qui a compétence sur la Provence-Côte-d'Azur, est dirigé de mains de maître par le capitaine Guiraud (alias Georges-Henri), un ancien du poste S.R. de Marseille dont le colonel Gallizia vient de retracer l'existence dans nos Bulletins. Le 11 novembre 1942, conséquence du débarquement allié du 8 novembre en A.F.N., la Wehrmacht a occupé la Zone Sud. Entre le 12 et le 26 novembre 1942, Verneuil et moi nous décidons du devenir de notre CE, métropolitain. Je me propose de le renforcer et surtout d'organiser ses liaisons avec Londres et Alger.

La Direction du T.R. éclate. Verneuil quitte Marseille et installe son P.C. en Auvergne. Morange, alias Mordant, est affecté sur place au poste T.R.115.

Après un bref moment de flottement, l'activité du C.E. clandestin reprend de plus belle, encouragée, stimulée par deux faits essentiels : — le parachutage près d'Issoire de Michel Thoraval le 19 janvier 1943, venu de Londres, — l'arrivée en sous-marin, le 5 février 1943, de l'équipe Caillot-Guillaume, venue d'Alger… Porteurs de directives, de fonds et de postes radios, mes messagers donnent à leurs camarades métropolitains la certitude que désormais ils ne seront plus seuls, qu'ils seront entendus, écoutés, et que leurs efforts sont indispensables au succès de nos armes. Hélas, en juin 1943, l'organisation ancienne de T.R. est fortement ébranlée par une série de graves arrestations Gatard et Chotin à Limoges, Johanès et Simonin à Clermont-Ferrand, Garnier, Saint-Jean avec nos vieilles archives près de Nîmes, etc. Il faut réorganiser la maison décentraliser davantage, adapter d'autres méthodes, doubler les précautions… Guiraud (alias Georges-Henri) devenu « Soleil » prend la responsabilité de la

Zone Sud., Son secteur s'étend des Alpes-Maritimes aux Pyrénées Atlantiques. Son ex-poste T.R.115, désormais baptisé « Glaïeul », passe sous la direction de Morange. Dans le même temps la Sécurité Militaire clandestine s'organise sous l'impulsion du futur Général Henri Navarre (alias Augusta). La région de Marseille est confiée au Commandant Jonglez de Ligne. Un Seigneur! En face, le poste S.D.-Gestapo de Marseille s'est considérablement renforcé, conscient de l'importance croissante de nos services dans cette région et de leur travail intensif. Il est installé confortablement rue Paradis. En janvier 1943, le S.S. Scharfiihrer Ernst Dunker, alias Delage, est adjoint au S.S. Haupt-sturmführer Günter Hellwing, Chef de la Section IV de ce poste. Il a 31 ans. C'est déjà un vieux professionnel de l'espionnage. En 1940, en Tunisie, il fut « accroché » par nos Services et relâché sous la pression des autorités occupantes. Il vient de Paris où il servait d'interprète à la Gestapo de la rue des Saussaies. …« ses yeux bleus verts, durs et vides, clairs et faux, sournois par habitude séculaire d'obéissance servile, cruels par nature »…. telle est la description qu'en fait Pierre Nord. Dunker connaît Marseille. Il sait que pour réussir il faut travailler avec « le milieu », selon ses méthodes et disposer de gangs. En trois mois, il montera son affaire et les coups vont s'abattre. Le 28 avril 1943, c'est Jean Multon, alias Lunel qui tombe entre ses griffes et cède à la peur et à la tentation. Après l'hécatombe dans le groupe « COMBAT » et la catastrophe de Caluire, c'est Morange qui va être la victime de l'infernal duo Multon-Dunker. Écoutons Morange :

par Roger MORANGE

Multon était le secrétaire, l'homme de confiance de Chevance, l'adjoint d'Henri Frenay, créateur et chef de « COMBAT ». Il savait tout sur ce groupe de résistance.

LE GUET-APENS Mon rendez-vous avec Stefan Frederkind était très important. Depuis l'occupation de la Zone Sud en novembre 1942, notre poste de Marseille, T.R.115, avait mis en sommeil ses agents de pénétration dans l'Abwehr; tous, sauf Frederkind, homme de confiance de l'Abwehr qui, en sa qualité de fournisseur des mess des officiers avait ses entrées non seulement dans les bureaux de l'Hôtel Lutétia mais aussi dans les principaux États-majors allemands de Paris. Je désirais, grâce à lui, posséder un informateur d'autant plus utile que l'Abwehr l'avait prié de constituer un réseau d'agents français en Zone Sud. Rendez-vous avait été pris pour le samedi 11 décembre 1943 à 17 heures à la Brasserie du Parc au Rond-point du Prado. Notre camarade Lomnitz devait y amener son ami Stefan. A peine rentré dans le Bar, j'ai une mauvaise impression pas de barman, deux hommes au comptoir me tournent le dos. A une table isolée, Bernard Lomnitz est assis à côté d'un inconnu. Tous les personnages sont immobiles et silencieux. Lomnitz ne fait pas un mouvement, je m'approche de lui et je vois alors son visage tuméfié avec une barbe hirsute. Avant d'avoir ouvert la bouche, les deux consommateurs du bar m'encadrent, tandis que le compagnon de Lomnitz sort un pistolet, démasquant les menottes qui les relient ensemble. — Police, vos papiers! Sans même les regarder, ils les confisquent, tandis qu'un quatrième « policier » entre dans le bar. Je l'identifie, c'est Lunel, ancien secrétaire régional des M.U.R., qui, depuis son arrestation, le 23 avril 1943, est passé au Service de la Gestapo. Barrioz, chef régional de « COMBAT » me l'avait présenté au début de l'année comme étant son secrétaire personnel et son « homme de confiance» (!!!).

— Suivez-nous! Toute résistance est impossible. Un petit cortège se forme. En tête, Lomnitz enchaîné à son gardien. Je suis derrière et les trois autres ferment la marche. On ne m'a pas mis les menottes, circonstance favorable… J'en profite pour me retourner et demander : « Vous

êtes de la Police? Mais quelle Police ? — Police allemande !… Une violente poussée sur les deux personnages les plus proches et je détale éperdument. Les policiers commencent par s'assurer de Lomnitz, puis sortent leurs pistolets. C'est une belle « schieserei » sur le Prado. Deux Feldgendarmes, la plaque autour du cou, attendent le tramway. Ils aperçoivent ces civils suspects qui tirent des coups de feu. Ils dégainent à leur tour et menacent les hommes de la Gestapo. Ce quiproquo me permet de gagner de précieuses secondes. A l'Ecole d'Artillerie de Fontainebleau, j'étais champion du 1.000 mètres c'est le moment de le prouver… Je cours de mon mieux en zig-zag. Les balles commencent par me rater, mais un coup heureux de Lunel m'atteint à la cuisse. Je ressens un choc brutal, ma jambe gauche s'alourdit, je dois m'arrêter. Je m'effondre sur un banc où Lunel, haletant, me rejoint son pistolet à la main. Triomphant, il crie : « Salaud, je t'ai eu! » Cette fois, on me passe les menottes et je suis poussé vers la traction avant des Policiers dont les coussins sont bientôt inondés de mon sang. Le trajet est bref jusqu'au siège de la Gestapo qui est à quelques centaines de mètres dans le haut de la rue Paradis. C'est le premier contact avec Dunker. Soutenu par mes gardiens, je me traîne jusqu'à l'ascenseur. Mon cas est mauvais dès le départ. Pris dans une souricière après une tentative de fuite, je suis éminemment suspect. Le pire, c'est Lunel ! Le misérable me connaît comme officier résistant et ami de son ex-patron Chevance. Il est inutile de faire l'innocent. Je suis affalé sur une chaise. Mon pantalon poisseux est lourd de sang et les gouttes commencent à tomber sur le plancher. Il me reste pourtant assez de vitalité pour apostropher violemment les tristes sires qui sont devant moi : – Vous êtes des salauds et des traîtres, vous collaborez avec la Gestapo. Vous ne perdez rien pour attendre, les alliés vont débarquer, l'Allemagne est perdue et vous serez tous arrêtés et fusillés. Vous, Lunel, le premier qui avez trahi le Mouvement « COMBAT ». Vous savez que celui-ci vous a condamné à mort. Une seule chose m'étonne, c'est que vous soyez là encore vivant! Lunel blêmit, les autres ne disent mot, mais un homme vient d'entrer dans la pièce. Il s'emporte en entendant ces anathèmes : — " Quoi? un prisonnier qui profère des menaces? Comment osez-vous parler sur ce ton? Vous parlerez quand je vous questionnerai. D'ici là, taisez vous ou je vous ferme la gueule à coup de cravache." De taille moyenne, vigoureusement bâti, ses yeux gris bleus ont une lumière dure. Son ton de commandement est sans réplique. Je suis entre les mains de Dunker, alias Delage, l'un des chefs de la Gestapo de Marseille. Par une porte entrebâillée, j'aperçois dans la pièce voisine, Lomnitz et Frederkind enchaînés sur leurs chaises et prostrés, le menton tombant sur la poitrine. J'apprendrai plus tard qu'ils ont été cruellement battus pour leur faire avouer l'identité du personnage qui avait rendez-vous avec eux. Aucun d'eux ne révélera mon nom. Pour eux, je suis seulement « Monsieur René ». Après avoir renvoyé ses acolytes, l'Allemand reste seul avec Lunel et moi. Après avoir pris la précaution de m'attacher les mains dans le dos avec les menottes, l'interrogatoire commence.

L'INTERROGATOIRE DU CHEF DE T.R.115 — Quel est votre nom? votre vrai nom, bien sûr! ne perdons pas de temps. Nous saurons vous faire avouer rapidement. Une simple piqûre et votre tête devient grosse comme un ballon. Alors racontez gentiment votre histoire. Choisissez, et vite ! Je suis à demi évanoui, mon cerveau tourne à toute allure : nier mon identité et mon activité en bloc, c'est peine perdue devant Lunel. Le traître m'observe avec des yeux froids, derrière de grosses lunettes. Il faut lâcher un morceau et gagner du temps — Je suis le Capitaine Mordant de l'État-Major de l'Armée. Les papiers que je porte au nom de Martigny sont faux et m'ont été remis par le Bureau M.A. de Marseille avec lequel je travaillais jusqu'à la dissolution de l'Armée d'Armistice. Mon rôle consiste à chercher des terrains de parachutage pour recevoir des émissaires d'Alger. Dunker essaie de me faire préciser certains points. Je perds opportunément connaissance. Alors seulement on songe à arrêter mon

hémorragie et je suis transporté rapidement dans une clinique de la Kriegsmarine, près d'Endoume. Je reçois les soins éclairés de deux jeunes médecins allemands, fort sympathiques. — Vous avez beaucoup de chance! dira l'un d'eux. La balle est entrée et sortie en frôlant l'artère fémorale qui n'a pas été lésée, heureusement. Un sondage récupère divers morceaux de tissu restés en chemin. Injection antitétanique et puis piqûre de morphine. Je m'endors benoîtement… Vers 22 heures, tel un cauchemar, Dunker me réveille. Cette fois, il me parle de Frederkind. — Qu'est-ce que vous faites avec lui? — Je connais Frederkind comme un officier allemand de Paris qui voyage beaucoup et fait un peu de marché noir. A ce titre, il me vendait du whisky. — Ce n'est pas vrai! Frederkind n'est pas officier. C'est un agent des Services Allemands. Il a trahi notre cause. Aujourd'hui je n'ai pas le temps d'en parler davantage. Je veux seulement savoir ce que représentent ces clés. — Ce sont celles de mon appartement, rue de Suez. — Et celles-ci ? Ce sont celles d'un deuxième appartement que j'ai loué 46, boulevard Rabateau pour loger les éventuels arrivants d'Alger. Dunker perquisitionnera aussitôt rue de Suez. Evidemment il ne trouvera rien. Boulevard Rabateau, par une malchance extraordinaire (cet appartement est en principe vide), il tombe sur mon chef de Secrétariat, l'Adjudant-Chef Marchal qui était venu, à tout hasard, m'apporter des télégrammes d'Alger. Vers 22 heures de ce même funeste samedi, Marchal est, hélas, arrêté dans l'appartement par la même équipe qui m'avait capturé à 17 heures. Il est horriblement battu à plusieurs reprises dans la journée du dimanche. Il réussit à gagner du temps et ce n'est que le lundi 13 décembre, à bout de forces, qu'il avoue l'adresse de notre Bureau. La Gestapo perquisitionne sur le champ. Elle trouve les locaux vides… Il s'est passé près de deux jours depuis ma disparition et mes camarades ont appliqué ma consigne très stricte : « Si l'un de ceux qui connaissent le bureau ne donne pas signe de vie pendant vingt-quatre heures, il faut le présumer arrêté, tout déménager immédiatement et disparaître. » Or, j'avais pris rendez-vous pour le samedi 17 heures avec mon adjoint, le Lieutenant Laffitte. A cette heure, j'étais sur la table d'opération de la clinique de la Kriegsmarine d'Endoume. Laffitte laisse passer la nuit. Il se présente le dimanche à midi au rendez-vous de rattrapage prévu dans les cas analogues. Toujours pas de Mordant! Inquiet, Laffitte alerte les camarades du Poste. Il déménage lui-même le bureau et tout le monde s'évanouit dans la nature. Quand la Gestapo a fouillé le bureau le lundi, elle est arrivée avec un jour de retard… tout est vide!

L'INTERROGATOIRE MUSCLE — LA BAIGNOIRE Le lundi soir, 13 décembre 1943, on me transfère de la clinique militaire allemande à la prison des Baumettes où je fais une entrée très remarquée appuyé sur mes béquilles. Dans la cellule 17, je retrouve l'Adjudant Marchal et Bernard Lomnitz tous deux fort mal en point. Curieusement, aucune confrontation n'a eu lieu avec Frederkind que je n'ai plus revu de ma vie. Nous apprendrons, plus tard, que la Gestapo de Marseille l'a mis à la disposition du B.D.S. de Paris. Il a dû exploiter avec allégresse ce camouflet infligé à l'Abwehr, son rival détesté. Quel scandale! L'homme de confiance de l'Hôtel Lutetia. Frederkind était en fait un homme de confiance des Français depuis plus de cinq ans!

Nous voici au Secret rigoureux. Plus de soins médicaux pendant huit jours. Par bonheur, les sulfamides allemandes reçues à la clinique de la Kriegsmarine étaient de première qualité et ma blessure, sans jamais s'infecter se cicatrisa en quelques semaines, grâce aux soins diligents de l'infirmière française de la Croix-Rouge, Mlle Guérin. Elle pansait tous les jours les éclopés revenant d'interrogatoires dans des états pitoyables.

Le 22 décembre 1943, on vient me chercher pour un interrogatoire qui doit aller au fond des choses. Dunker est tout miel et s'exprime en un français excellent. — Nous n'en voulons pas

aux officiers français qui font leur service. Nous punissons les traîtres comme Frederkind qui s'appelle en réalité Friedmann. Il est juif comme Lomnitz et n'est pas un officier. C'est un agent allemand qui a trahi notre Service. Qu'avez-vous à me dire sur lui? Si vous avouez la vérité, vous ne serez plus inquiété et envoyé dans un Oflag jusqu'à la fin de la guerre.

Je réponds par des généralités. Je mets en avant ma qualité fragile de « prisonnier de guerre ». Impatienté, il s'écrie — Vous allez parler! Oh, nous ne toucherons pas un cheveu de votre tête, mais c'est vous qui m'appellerez lorsque vous le déciderez vous-même.

Sur un signe, Lunel et un autre agent français de la Gestapo, Charles R…, me conduisent dans la salle de bains. Ils me donnent l'ordre de me déshabiller. Une fois nu, ils me mettent les menottes aux poignets et aux chevilles et je suis basculé dans la baignoire pleine d'eau glacée.

Nous sommes le 22 décembre. Le traitement de la baignoire est inspiré d'un supplice, qui, en Chine, est pratiqué en liant le patient à un poteau planté dans le lit d'un torrent glacé, le courant rafraîchit sans arrêt le corps. Celui-ci se contracte en crampes douloureuses, avec des troubles oculaires et une agression violente du système vaso-constricteur, génératrice de crises cardiaques. Avec la Gestapo, le refroidissement est l'oeuvre de la température basse qui entre par la fenêtre et par des blocs de glace qui flottent dans la baignoire. C'est, si l'on peut dire, un supplice « propre » qui ne laisse pas de traces sur le corps, il évite toute fatigue aux tortionnaires. Assis sur des chaises, ils se contentent de me surveiller, confortablement emmitouflés dans de bons manteaux. Des camarades me raconteront plus tard comment certains tortionnaires accélèrent l'effet du froid en plongeant la tête du détenu sous l'eau jusqu'à suffocation. Je n'ai pas subi cette variante. J'avoue que la réfrigération à elle seule est déjà très convaincante! Affaibli par ma blessure, je m'efforce de tenir bon. L'épuisement finit par me gagner. Je sens que je vais céder en me souvenant de ce que recommandait notre Chef, le Commandant Verneuil : « Si vous vous obstinez à vous taire, ils s'obstineront à vous faire parler. La partie est inégale, ne les bravez pas, ne faites pas le malin, n'attendez jamais le dernier moment où vos forces vous abandonnent. Faites semblant de céder, essayez de « les avoir à la Chansonnette », vous y gagnerez au moins un répit. Occupez vos insomnies à préparer vos aveux, ceux qui ne compromettent rien ni personne, si ce n'est que vous-même. Parlez d'organisation générale, de pseudos brûlés, de lieux de rendez-vous périmés, de boîtes aux lettres abandonnées, de camarades hors d'atteinte. Lâchez tout « cela par tranches, car eux, s'y reprendront à plusieurs fois avec vous. » Mes forces m'abandonnent. Je n'ai plus qu'à crier « Grâce » ! Je suis toujours sous la surveillance de R… et surtout de Lunel. Il lit un journal mais paraît mal à l'aise en me regardant. -Arrêtez, je vais parler! Ils se dressent tous les deux. Me retirent de la baignoire à demi gelé, incapable de remuer. Je suis porté à nouveau devant Dunker. Des soins énergiques me redonnent chaleur et vie : frictions vigoureuses, claques, peignoir chaud, café brûlant… Je remis! En avant pour la « Chansonnette ».

« LA CHANSONNETTE » D'une façon générale, mon activité depuis le Maroc était suffisamment variée pour que « la Chansonnette » fut garnie d'adresses vérifiables mais périmées et d'événements intéressants, mais dépassés. C'était un jeu très professionnel et routinier pour tout Officier de Contre-espionnage que d'alimenter astucieusement les réponses aux questionnaires allemands apportés par nos agents de pénétration dans l'Abwehr. Selon un plan approuvé, nous « révélions » des renseignements rigoureusement exacts, mais déjà connus ou sans conséquence. Aux questions posées par Dunker, je réponds donc en me référant au passé. Je décris l'organisation générale du T.R. métropolitain avec sa tête à

Marseille alors que la « Villa Eole » est abandonnée depuis plus d'un an et que Paillole lui-même siège en Algérie, hors de portée. Une mention spéciale fut accordée aux liaisons avec Alger par le « tube » sous-marin « Casabianca ». Je ne risquais guère de commettre des indiscrétions étant donné l'anonymat absolu des officiers qui transitaient et du fait que depuis novembre 1943 la liaison par tube Métropole-Alger est interrompue. Aux questions relatives à l'organisation interne de T.R. 115, j'oppose les cloisonnements rigoureux entre les hommes. Chacun de mes subordonnés ne rencontrait que l'échelon immédiatement supérieur et l'échelon immédiatement inférieur. Ainsi, le chef radio ne rencontrait que le chiffreur (échelon supérieur) et ses propres « pianistes » (sous-officiers radio) à l'échelon inférieur. L'un est spécialisé dans l'écoute d'Alger, les deux autres émettent alternativement, l'un à la campagne, dans une voiture dont les accumulateurs alimentent le poste, l'autre à Marseille sur le courant de la ville. J'ignore tout des emplacements d'émission et des détails techniques. Ils sont du ressort exclusif du chef radio dont je ne connais pas l'adresse. Les appareils sont au nombre de Trois. La voiture utilisée est garée à une adresse que je donne. La Gestapo se précipite et met la main sur une 203 Peugeot restée au garage ce qui confirme la véracité de mes « aveux ». J'ajoute, toujours en veine de « confidences » : « le tableau journalier des émissions radios se trouve dans les papiers que vous avez saisis à mon bureau ». Cette déclaration laisse Dunker impassible. J'en conclus qu'il n'avait rien saisi et que le bureau avait été déménagé en temps utile. Il se contente de demander — Comment assuriez-vous la sécurité de vos émissions? — Par les soins d'un surveillant. Il reste dehors et guette l'arrivée des voitures goniométriques. Celles-ci sont très reconnaissables. Elles se déplacent lentement en tâtonnant, selon l'audition plus ou moins claire de leurs écoutes. Dunker reste pensif. Il passe à un autre sujet — Quelle était votre activité? — Nous ne faisions pas d'espionnage, mais du contre-espionnage. Nous recherchions les traîtres français, les réseaux de la Collaboration et notamment ceux de la Gestapo. Nous nous intéressons aussi à la situation intérieure française : S.T.O.-P.P.F., réfractaires, terrorismes. Nous voulons que soient réduits au minimum les désordres inévitables qui suivront l'effondrement de Pétain et de Vichy.

A cet appel du pied, Dunker réagit : Il me fait un discours sur la lutte commune contre le bolchevisme. — Pourquoi un officier patriote comme vous est-il notre adversaire? Nous devrions lutter ensemble comme le demande le Maréchal Pétain. Je ne résiste pas à lui lancer — Bravo pour votre collaboration qui torture un officier blessé! Sans répondre, il me demande pour qui je travaille à Alger. — Pour le Général Giraud. Cette réponse le fait rire. Il estime que pour les Français il n'y a qu'un choix Pétain ou de Gaulle. — Mais continuons! Quels sont vos réseaux d'agents? — Je n'en ai pas. Nos agents d'avant-guerre ont été mis en sommeil après l'Armistice, puis liquidés définitivement lorsque vos Services ont saisi nos archives en 1943. Notre rôle était surtout de recevoir les informations recueillies auprès des autres organismes de résistance et de les transmettre à Alger soit par radio, soit par sous-marin. Il est vrai que je voulais utiliser Frederkind. En l'arrêtant, vous avez supprimé notre unique agent allemand que je ne connaissais pas encore moi-même. Dunker hoche la tête. Par bonheur il n'insiste pas. — Quelles sont vos liaisons avec Alger? — Il existe à Marseille depuis six mois environ un réseau T.R. bis qui double le nôtre. Il a, en particulier, la mission d'organiser les liaisons avec Alger par le sous-marin « Casabianca » et il rembarque les personnalités de la Résistance qui viennent rendre compte au Gouvernement Provisoire de l'activité de leurs réseaux. Du printemps à l'automne, ces liaisons ont marché chaque mois en un point différent de la côte méditerranéenne. Mais la liaison du 26 novembre a été interceptée par une patrouille allemande qui, en tirant dans la nuit, a tué un agent de la Résistance de Toulouse. Les autres personnes ont pu se disperser dans la nature. Dunker ricane méchamment. — Oui, si j'avais été

là, tout le monde aurait été pris. — D'ailleurs, je sais tout ce qui se passe dans le réseau de votre ami Jean-Marie, je les laisse s'agiter. Quand je le déciderai, j'arrêterai tout le monde. « La Chansonnette » s'étala ainsi sur plusieurs jours. Elle fut souvent interrompue du fait des absences de Dunker appelé dans d'autres affaires… Pendant ses absences, je restais menottes aux mains sous la garde de R… qui en profite pour me glisser qu'il travaille sous la contrainte. Pour prouver sa bonne foi, il me dit qu'ils n'ont rien trouvé en perquisitionnant dans notre bureau. Précieux renseignement qui simplifiera mon interrogatoire. Toutefois, je reste sur mes gardes car le sympathique R… a plus de chances d'être un mouton qu'un allié. C'est sur la base de ces « aveux chansonnettes » que Dunker put rédiger un magnifique Procès-Verbal. Il ne pouvait entraîner aucune arrestation. Le seul butin fut la 203 Peugeot dont s'emparèrent les gestapistes pour leur usage personnel. De son côté, Dunker confisqua divers objets saisis dans mon logement tels que disques, livres et tapis.

°°° Au cours des séances d'interrogatoire qui ont suivi l'épisode de la baignoire, le détenu ne fut plus maltraité. Il s'était établie entre lui et Dunker une atmosphère relativement courtoise. Dunker veillait même à ce que mon pansement fût changé tous les jours, m'offrait café et cigarettes. Un jour, il me posa calmement la question — Pour le moment, c'est moi qui vous garde. Qui dit qu'après le débarquement américain les rôles ne seront pas inversés. Vous êtes un officier qui ne s'incline plus. Vous chercherez à vous évader, j'y veillerai et vous ne vous évaderez pas